

Chemins de Compostelle en France Le Bien 868 du Patrimoine mondial de 1998 à 2018

De l'Inscription à la Déclaration de Valeur Universelle Exceptionnelle

En 1998, 71 sites et 7 tronçons du GR 65 ont été inscrits au Patrimoine mondial « au titre des chemins de Compostelle en France ». Le « caractère exceptionnel » de cette inscription a été souligné dans la lettre du ministère de la Culture demandant la préparation de documents présentant ces sites et précisant

« il a été convenu de ne retenir que des sites comportant des monuments majeurs et parfaitement attestés comme appartenant au pèlerinage jacquaire ».

L'Unesco a accepté l'artifice d'inscrire cet ensemble comme un Bien unique dénommé « Chemins de Compostelle en France ».

Vingt ans plus tard, pour obtenir la Déclaration de Valeur Universelle Exceptionnelle de ce Bien, la France a dû fournir de nouveaux justificatifs qui ont été présentés à l'occasion du 20^e anniversaire de l'inscription.

Le présent document compare ces justificatifs. Une première constatation générale s'impose : toute référence à Compostelle, à saint Jacques ou au pèlerinage disparaît d'un tiers environ des 53 descriptions qui en possédaient.

Pour chaque site la comparaison est limitée à son « appartenance au pèlerinage jacquaire » (références à saint Jacques, aux pèlerins de Compostelle et aux relations historiques entre le monument considéré et Compostelle).

Les comparaisons détaillées pour chaque site figurent ci-dessous, sur deux colonnes.

A gauche, en italique, le justificatif jacquaire de 1998, analysé commenté et, le cas échéant, complété de propositions en 2009

A droite le justificatif de 2018, avec une dizaine de nos propositions en caractères **Comic Sans MS**.

Comparaisons détaillées à partir de la page suivante !

Comparaisons détaillées

Le Buisson-de-Cadouin (Aquitaine-Dordogne)

1998- L'abbaye

2018- Eglise abbatiale Notre-Dame-de-la-Nativité

Dossier d'inscription

« Célèbre pour son pèlerinage au Saint Suaire, l'abbaye se développe autour d'œuvres hospitalières liées au chemin de Saint-Jacques ».

Le justificatif du dossier n'est rien moins que surprenant, mais on le retrouve dans plusieurs dossiers où l'on voudrait faire croire que le lieu doit son existence même au chemin de Compostelle. Si œuvres hospitalières il y a eu, elles étaient liées au pèlerinage de Cadouin.

Cadouin a été un important lieu de pèlerinage jusqu'en 1934, date à laquelle le Saint Suaire, reconnu faux, est passé de l'église au musée. Il demeure une magnifique et grande pièce de tissu brodé, du XIe siècle. Et la visite est une occasion de méditer sur le sens à donner à une relique.

Nouvelle description

L'abbaye de Cadouin fut fondée en 1113, dans le bas Périgord, au creux d'une petite vallée de la forêt de la Bessède, par le périgourdin Géraud de Salles (v. 1050-1120), prédicateur charismatique et chanoine de Saint-Avit-Sénieur.

Durant près de sept siècles, ce monastère cistercien fut le but d'un important pèlerinage dédié au Saint-Suaire, éminente relique censée avoir enveloppé la tête du Christ après sa mort. Elle assura à l'abbaye rayonnement et prospérité.

A chaque période troublée, le suaire put être mis en lieu sûr : lors de la guerre de Cent ans, il fut transféré à l'église du Taur de Toulouse, où il fut l'objet d'une grande ferveur, et resta dans cette ville jusqu'en 1455 ; de retour à Cadouin, il survécut aux protestants qui manquèrent de détruire l'abbaye ; il fut caché pendant la Révolution.

Au XXe siècle, l'authenticité du suaire fut mise en doute, et en 1934, les résultats de l'expertise mirent un coup d'arrêt définitif aux dévotions. Le vénéré suaire s'avéra en effet être une étoffe musulmane de la fin du XIe siècle. Si tout mysticisme s'efface devant cette révélation, ce tissu demeure néanmoins très précieux : il est l'un des deux seuls vestiges quasi intacts de l'art textile de l'époque fatimide (969-1171).

Commentaire

Le suaire n'enveloppait pas la tête du Christ mais tout son corps

Périgueux (Aquitaine-Dordogne)

Cathédrale Saint-Front

Dossier d'inscription

« *Saint Front, proto évêque délégué par saint Pierre, a été vénéré dans cet édifice majeur devenu cathédrale au XVIIe siècle. Le pèlerinage à saint Front est recommandé aux pèlerins de Saint-Jacques. Sauvée au XIXe siècle par l'architecte Abadie elle témoigne aussi du renouveau de l'architecture religieuse dans la période contemporaine* ».

Saint-Front est mentionnée parmi les sanctuaires à visiter dans le *Guide du pèlerin*. Cette mention vaut à Périgueux l'inscription de sa cathédrale (ancienne abbaye Saint-Front) au Patrimoine Mondial de l'UNESCO au titre des chemins de Compostelle. L'intérêt porté à la voie de Vézelay par une association locale d'anciens pèlerins a permis de recréer une chapelle Saint-Jacques dans cette cathédrale à l'occasion de l'année sainte 1999. Elle est à l'emplacement d'un ancien autel Saint-Jammes. Elle aurait pu être conçue comme une halte spirituelle pour les pèlerins : il n'en est rien car, depuis 2004, elle est fermée par une grille et signalée seulement par une plaque commémorative de sa bénédiction par Mgr Gaston Poulain, évêque de Périgueux et Sarlat, le 25 juillet 1999, sans autre information que la signature de l'association initiatrice.

Nouvelle description

Saint Front, proto-évêque délégué par saint Pierre, a été vénéré dans cet édifice majeur devenu cathédrale au XVIIe siècle.

Le pèlerinage à saint Front est recommandé aux pèlerins de saint Jacques dans le Codex Calixtinus.

Au XIXe siècle, la restauration nécessaire de Saint-Front se pervertit dans une reconstruction presque totale qui fut l'œuvre de Paul Abadie. Les interventions qui affectèrent profondément l'ensemble de l'église à coupes du fait de l'insuffisance des moyens techniques de l'époque, sauvèrent néanmoins l'édifice d'une ruine totale.

Saint-Avit-Sénieur (Aquitaine-Dordogne)

1998- L'abbaye

2018- Eglise Saint-Avit

Dossier d'inscription

Pour ce bien, il n'y a pas de justificatif. Nous avons été conduits à des suppositions pour tenter de justifier la pertinence de cette inscription. **Cette belle abbaye semble avoir été fondée pour encadrer un très ancien pèlerinage local à un saint ermite, Avitus.**

Il subsiste d'ailleurs une grotte où vécut cet ermite et une fontaine où il se désaltérait, ingrédients qui, avec ce vocable évocateur, signent une dévotion populaire tournant autour de la masculinité... A l'emplacement de l'actuelle mairie, hors de l'enceinte de l'abbaye et proche de la grotte et de la fontaine, l'hôpital abrita certes des pèlerins mêlés à tous les pauvres, mais plus certainement des pèlerins venus prier sur place, ou en route pour l'abbaye de Cadouin, toute proche.

Nouvelle description

L'abbaye et le village portent le nom d'Avitus (v. 490-570), l'un des grands ermites et évangélistes du Périgord.

Le monastère, affilié à l'origine à Saint-Sernin de Toulouse et à l'ordre augustinien, est fondé au milieu du XI^e siècle. Son implantation est volontairement choisie en amont du petit oratoire paléochrétien appelé Sainte-Marie du Val, où Avitus fut enseveli en 570.

Le culte de saint Avit explique la monumentalité de l'église, de plus de 60 m de long, destinée à accueillir, comme à Cadouin, de nombreux pèlerins venus de loin pour le vénérer. Distants d'une dizaine de kilomètres, les sites de Saint-Avit-Sénieur et de Cadouin, au sud de Périgueux, se situent sur l'axe de liaison entre les actuelles voies jacquaires dites de Vézelay et du Puy-en-Velay, reliant Bergerac à Rocamadour.

Bazas (Aquitaine-Gironde)

Ancienne cathédrale Saint-Jean-Baptiste

Présentation de l'inscription

Dans le dossier on ne trouve aucune allusion au pèlerinage de Compostelle.

« la cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Bazas est le siège d'un des proto évêchés d'Aquitaine (avec Bordeaux, Dax, Oloron, Lescar). Dominant l'acropole et la campagne environnante, elle a abrité et géré des œuvres hospitalières ».

Il convient donc de se demander ce qui a présidé au choix de Bazas. **La seule raison qui s'impose est l'existence, encore aujourd'hui, d'un Centre Hospitalier Saint-Antoine.** Or, les Antonins passent pour avoir assuré l'hospitalité au long des chemins de Compostelle, ce qui n'a jamais été prouvé. Certes leurs commanderies étaient placées au long des routes, mais aucun texte ne mentionne spécialement ni la qualité des routes ni les pèlerins de Compostelle. S'il y en eut, ils ont été accueillis comme tous les autres arrivants

. Nouvelle description

A l'entrée nord, hors les murs de la ville fortifiée de Bazas, l'hôpital Saint-Antoine, à l'ombre de l'imposante porte du Gisquet, remplissait sa fonction d'accueil et de soin. Les remparts franchis, se dévoilait une vaste place à arcades donnant, à l'est, sur le triple portail de la cathédrale, un des plus beaux monuments gothiques du sud de la France.

Nous devons à l'épiscopat d'Arnaud de Pins (1220-1246) la réalisation de la façade, de la nef centrale et de ses deux nefs collatérales, ainsi que du chevet à cinq chapelles absidiales. L'unité d'ensemble de cette façade n'a pas été altérée par les aménagements postérieurs, qui furent exécutés sous l'évêque Jean de Plats (1537).

Mais le monument subit les dévastations des guerres de religions (1561 et 1575), et ce fut Arnaud de Pontac, nommé évêque de Bazas en 1572, qui versa une rançon de 10 000 écus d'or pour éviter la destruction des trois portails que l'on peut encore admirer. En 1583, lorsque les religionnaires quittèrent Bazas, la cathédrale était en ruine. L'évêque en entreprit la reconstruction mais mourut en 1605. Ce sera son petit-neveu, Arnaud, Premier Président du Parlement de Bordeaux qui l'achèvera, en 1635. Les pèlerins se rendaient à Bazas pour vénérer l'insigne relique du « Sang de saint Jean-Baptiste », aujourd'hui disparue.

Bordeaux (Aquitaine-Gironde)

Bien que les arguments avancés ne soient pas plus convaincants qu'ailleurs, trois églises de Bordeaux ont eu le bénéfice d'être retenues, ce qui est unique : la basilique Saint-Seurin, l'église Saint-Michel et la cathédrale Saint-André.

Basilique Saint-Seurin

Présentation de l'inscription

« L'église Saint-Seurin de Bordeaux est un des tout premiers édifices chrétiens bâti en Aquitaine et sans doute en France (témoins archéologiques de la première moitié du IV^e siècle) ; le rôle du chapitre de Saint-Seurin dans l'évangélisation de l'Aquitaine fut primordial (refondation des évêchés de Toulouse avec Saint-Exupère et d'Auch avec Saint-Austinde) [...]

« de prestigieuses reliques dont le bâton de saint Martial et les tombeaux de quelques paladins carolingiens concourent aussi à faire de la collégiale une halte exceptionnelle sur la route du pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle »...

Le dossier évoque un édifice chrétien du IV^e siècle, comme si l'évangélisation de l'Aquitaine avait un rapport avec Compostelle.

Les « tombeaux de quelques paladins carolingiens » n'apparaissent que dans la *Chanson de Roland*. Mais le *Guide du pèlerin* affirme que « le cor d'ivoire [de Roland] désormais fendu se trouve à Bordeaux dans la basilique de Saint-Seurin »

Nouvelle description

Bâtie à l'origine hors des murs de la ville à proximité d'une nécropole antique, l'église Saint-Seurin est l'un des berceaux de la christianisation de Bordeaux. Les dévotions qui ont fait de Saint-Seurin un lieu de pèlerinage majeur se retrouvent contées dans les vitraux de la nef ou dans les panneaux d'albâtre.

Seurin, évêque de Bordeaux dont le culte apparaît au VI^e siècle, est à l'origine du vocable de l'église. Sa vie est couchée sur papier par Grégoire de Tours, au même titre que d'autres légendes, notamment celle de saint Fort, évêque martyr à l'origine obscure auquel la crypte est dédiée.

Le cimetière au sud de la basilique est aussi un lieu où l'on vient de loin se recueillir et écouter les récits légendaires qui l'entourent et qui concernent sa consécration par les sept évêques évangélisateurs de la Gaule, mais également la présence des dépouilles de milliers de compagnons de Charlemagne et de Roland, morts à Roncevaux. Cette légende s'incarne dans une relique majeure : l'olifant de Roland. Ce cor d'ivoire signalé encore au XVII^e siècle et disparu avant la Révolution, est déposé d'après la *Chanson de Roland* par Charlemagne lui-même sur l'autel de Saint-Seurin.

L'église renforce ainsi son lien avec l'Espagne et son positionnement sur un chemin de pèlerinage au Moyen-Age, la légende trouvant sa place dans le *Codex Calixtinus*

Bordeaux (Aquitaine-Gironde)

Basilique Saint-Michel

Présentation de l'inscription

« L'édifice consacré à saint Michel fut reconstruit et considérablement agrandi au XVe siècle avec les aides de Louis XI. Situé au centre du quartier des marins et des négociants, il accueillit très tôt la confrérie bordelaise de Saint-Jacques (dont les premiers documents écrits remontent au XIVE siècle). La confrérie fut confortée au début du XVIIe siècle par le Cardinal François de Sourdis qui participa à la création d'un retable et lui donna des statuts témoignant de la spiritualité de l'époque Baroque ; la confrérie survécut jusqu'en 1830 ».

La dernière phrase du justificatif est sibylline :

« Les portails latéraux de l'église, comme ceux de la cathédrale en font un passage obligé pour les pèlerins ».

Analyse

Cette église fut distinguée parce qu'elle conserve, comme tant d'autres en France, une chapelle Saint-Jacques qui fut celle d'une confrérie du même nom.

Nouvelle description

L'église Saint-Michel apparaît dans les textes au XIe siècle, comme dépendance de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux. L'édifice actuel succède à une église romane entreprise au XIIe siècle. La grande église gothique est mise en chantier au début du XIVE siècle. Elle est au centre d'une paroisse peuplée et dynamique, où le commerce et l'artisanat sont intimement liés à l'activité portuaire.

Le clocher isolé, surnommé « La Flèche » par les Bordelais, est construit principalement entre 1472 et 1494. Il est alors le plus haut clocher de pierre du royaume. Il fut dressé au-dessus d'une ancienne chapelle funéraire où les confréries célébraient la mémoire des défunts de la paroisse.

La chapelle Saint-Joseph hébergeait très probablement la puissante confrérie des mariniers Notre-Dame-de-Montuzet, qui partait chaque année en pèlerinage sur la Garonne jusqu'à la chapelle de Plassac, près de Blaye.

Une confrérie dédiée à Saint-Jacques, mentionnée dans l'église en 1403, organisait des messes et des prières, et honorait la mémoire de ses défunts. La confrérie siégeait dans la chapelle Saint-Jacques, attestée en 1457, et qui aujourd'hui conserve toujours le même emplacement.

Bordeaux (Aquitaine-Gironde)

Cathédrale Saint-André

Présentation de l'inscription

« Le pèlerin, venant de l'église Saint-Seurin était accueilli dans les hôpitaux proches de la cathédrale, puis poursuivait son chemin dont une partie non négligeable passait par le déambulatoire de Saint-André avant de rejoindre la route des Landes ; aucun édifice de cette importance ne lui apparaîtra avant Bayonne ou Pampelune »...

« La cathédrale de Bordeaux est liée au pèlerinage historiquement et architecturalement ; elle fut une des premières stations intra muros des pèlerins et à ce titre le chapitre fonda et géra deux hôpitaux, dont l'hôpital Saint-André aujourd'hui est l'héritier direct ; les évêques de Bordeaux participèrent aux guerres liées à la Reconquista et aux activités liées au pèlerinage. Enfin la reconstruction gothique de l'édifice est liée aux noms de Pierre de Roncevaux et Clément V. Elle témoigne de l'évolution du goût vers le gothique dans la France du sud et l'Espagne, via les chemins de Compostelle ; la seule chapelle à décoration subsistant aujourd'hui est celle de saint Jacques ».

Il est plausible que le chapitre ait fondé deux hôpitaux, mais c'est une action banale qui n'est pas forcément liée à Compostelle. La participation des évêques à la *Reconquista* n'a pas davantage de rapport avec le pèlerinage. En quoi les évêques ont-ils participé aux « activités liées au pèlerinage » ? Quelles activités ? Quels évêques ? Si on retrouve des cathédrales gothiques en Espagne, à Burgos ou à Leon, ces similitudes n'ont, là encore, rien à voir avec Compostelle, mais à la volonté des évêques d'amener chez eux des artistes venus du Nord. Ils les auraient rencontrés et appréciés lors des sessions du concile de Bâle, au début du XVe siècle. Et en quoi Pierre de Roncevaux a-t-il un rapport avec Compostelle ? Enfin, quelle est cette chapelle Saint-Jacques mentionnée pour sa décoration ?

Nouvelle description

Accent majeur de la silhouette de la ville, Saint-André reflète l'emprise tant spirituelle que temporelle du siège de Bordeaux et de son clergé, la plus haute autorité ecclésiastique du Sud-Ouest de la France.

Plusieurs édifices précédèrent la cathédrale actuelle. De la cathédrale du XI^e siècle, consacrée en 1096 par le pape Urbain II, ne subsiste plus que la façade occidentale ; elle accueillit en 1137 le mariage de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine. Vers 1150, la cathédrale fut reconstruite sous l'archevêque Geoffroy du Loroux.

Prenant modèle sur celui de la cathédrale de Reims, le chevet richement articulé est l'un des premiers à introduire dans la moitié sud de la France la structure pyramidale « à la française », dotée d'un déambulatoire, de chapelles rayonnantes et d'un contreboutement extérieur complexe. L'une de ces chapelles était au Moyen-Age dédiée à saint Jacques le Majeur. Cette place éminente accordée à l'apôtre s'explique probablement par le fait qu'il fut jadis, avec saint André, le saint titulaire de la cathédrale.

Saint-André possède la particularité d'être dotée d'un clocher isolé, qui porte le nom de l'archevêque Pey Berland, initiateur de sa construction en 1440.

La Sauve-Majeure (Aquitaine-Gironde)

Ancienne abbaye Notre-Dame-de-la-Sauve-Majeure

Présentation de l'inscription

« L'ancienne abbaye de La Sauve-Majeure, contemporaine mais non identique au mouvement de réforme de Citeaux, a largement participé au pèlerinage de Compostelle. De nombreux dons et fondations de prieurés, tant en France qu'en Espagne et en Angleterre, témoignent du rayonnement de l'abbaye dans la relation entre le Nord et le Sud hispanique de l'Europe ».

Dans le dossier, il est fait mention d'un lieu de pèlerinage au tombeau de saint Gérard mais il n'y est pas question de Compostelle... sauf dans le justificatif. Les sources font apparaître la Grande Sauve comme un havre d'accueil dans une forêt encore mal défrichée, proche à la fois de Bordeaux et de la mer. Ils mettent en relief la dévotion des premiers moines pour saint Jacques, la confrérie médiévale Saint-Jacques, mais surtout le lieu de pèlerinage sur le tombeau du saint fondateur. La Grande Sauve est un important sanctuaire de pèlerinage, et pas simplement une étape sur le chemin de Compostelle. Quelques pèlerins de Compostelle de passage, confèrent à La Sauve une légitimité à se prétendre sur la route de Compostelle, il convient cependant de ne pas multiplier leur nombre ni d'en exagérer l'importance.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait pas référence à Compostelle et ne mentionne pas la place de l'abbaye sur les chemins de Compostelle

C'est sur les terres de l'Entre-deux-Mers, à quelques lieues à l'est de Bordeaux, qu'à partir de 1079 s'élève l'abbaye de La Sauve-Majeure puis se développe le bourg de La Sauve. L'abbaye doit son nom à la sylvia major (grande forêt en latin) située sur ce territoire bordé au nord par la Dordogne et au sud par la Garonne. L'abbaye est prospère : pèlerinages, béatification du fondateur générant un culte et un pèlerinage propre à saint Gérard, présence de reliques, bénéfiques de la sauvegarde, situation géographique propice... Tout concourt à faire de La Sauve-Majeure une abbaye puis un bourg au développement rapide, qui va croître en même temps que l'abbatiale s'élèvera, évoluera (ce dont témoignent ses éléments gothiques) et étendra ses possessions (en Aquitaine avant tout, mais aussi d'Aragon jusqu'en Angleterre, et du Beauvaisis aux Pyrénées).

La position de l'abbaye à proximité de routes souvent empruntées fut également un facteur de développement, faisant de La Sauve-Majeure un haut-lieu fréquenté tant pour ses reliques que pour son hospitalité et, donc, pour son importance spirituelle et sa richesse temporelle

La Sauve-Majeure (Aquitaine-Gironde)

Eglise Saint-Pierre

Présentation de l'inscription

« *L'accueil et l'envoi des pèlerins se dirigeant vers Saint-Jacques-de-Compostelle se faisait depuis l'église paroissiale. Saint Gérard fait édifier la première église paroissiale Saint-Pierre de La Sauve vers 1083, l'afflux des pèlerins provoquant la création d'un village jouxtant l'abbaye l'ayant rendu nécessaire* ».

« *A côté des vestiges imposants de l'abbaye, l'église paroissiale de La Sauve a conservé une grande partie de ses décors intérieurs ainsi que les reliques de saint Gérard ; sur son chevet, une statue colonne de saint Jacques regarde l'abbaye* »

Si le pèlerinage de Compostelle n'est plus mentionné pour justifier l'inscription de l'abbaye, les rédacteurs n'ont pas hésité à en exagérer l'importance, pour l'église Saint-Pierre allant jusqu'à prétendre que la création du village est le fait des pèlerins de Compostelle alors qu'à l'évidence il s'agit de pèlerins de La Sauve ! Il est vrai que l'inscription se justifie de surcroît par la présence d'une statue de saint Jacques, sans toutefois mentionner sa particularité. Comme celles de Mimizan et de Bayonne, elle fait partie des plus anciennes représentations en France de l'apôtre en pèlerin, avec bourdon et panetière timbrée de la coquille.

Nouvelle description

On ne saurait dissocier l'église Saint-Pierre de l'abbaye Notre-Dame-de-la-Sauve-Majeure au Moyen Age. Et aujourd'hui encore les correspondances entre les deux édifices sont nombreuses. Fondée en 1083 avec l'austère silhouette des églises templières de Gironde, puis reprise à la fin du XIIe siècle, cette église fut consacrée par Gérard de Corbie.

Alors qu'à l'ouest s'élève un sobre mur-clocher, à l'est son chevet plat fait office de réelle façade. Ce chevet est surtout caractérisé par quatre niches pratiquées au niveau des baies, qui comportent quatre remarquable statues du début de l'âge gothique : saint Pierre (à qui est dédiée l'église), une Vierge en majesté (en vis-à-vis de « son » abbaye), saint Jacques (**constituant l'une des plus vieilles représentations de l'apôtre en costume de pèlerin**) et enfin saint Michel.

Foyer d'attraction pour les habitants des paroisses de l'Entre-deux-Mers et d'au-delà, lieu de pèlerinage et de passage, La Sauve atteindra jusqu'à 1200 habitants au milieu du XIIIe siècle. Puis, la bastide de Créon émerge à partir de 1273, freinant l'expansion de La Sauve. Mais au début du XIVe siècle, la ville accueille encore cinq foires réparties tout au long de l'année, qui rassemblent d'innombrables paysans, marchands et pèlerins.

Soulac (Aquitaine-Gironde)

Eglise de Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres

Présentation de l'inscription

« Afin d'éviter les terribles tempêtes du golfe de Gascogne, les pèlerins venant de toute l'Europe du Nord, d'Angleterre, de Bretagne et de Normandie et qui souhaitaient se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle y débarquaient et suivaient, soit par Grayon où étaient installés des Hospitaliers de Saint-Jean soit par Talais et Saint Vivien, le chemin littoral Atlantique qui descendait sur Andernos, La Teste de Buch puis Hendaye. Avant d'entreprendre leur long voyage, les « jacquets » imploraient dans l'église de Soulac une statue de Notre-Dame qui portait, incrusté dans son pied droit, un reliquaire contenant du « lait de la Sainte-Vierge » et se recueillaient devant le cénotaphe de sainte Véronique »...

« Cet édifice, situé sur la pointe du Médoc, correspond à un « Finistère ». La Légende dorée y place le débarquement de sainte Véronique, saint Amadour (Zachée) et saint Martial ; la place de Soulac (prieuré de l'abbaye de Saint-Sever puis de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux, après l'an Mil) dans l'itinéraire compostellan du littoral est essentielle ».

L'ensemble du dossier suppose, une fois de plus, que des foules de pèlerins passaient par là, sans le justifier. Quel est le rapport entre Compostelle et le débarquement des trois saints ? En quoi la place de Soulac est-elle « essentielle » ? Un document de 1343 mentionne le débarquement de pèlerins venus d'Angleterre se dirigeant vers la Saintonge ou vers Bordeaux, mais il n'y est pas question de Compostelle.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait référence ni à Compostelle ni au chemin de Saint-Jacques ou aux pèlerins.

A Soulac, Notre-Dame veille sur la fin des terres dans un environnement qui, jusqu'au XIXe siècle, est fait d'une lande hostile prise entre marécages insalubres et dunes dévoreuses.

Un monastère bénédictin était déjà là en 1035. Il est enseveli par la dune au XVIIIe siècle. A côté se trouve Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres. Au XIIe siècle, l'ensemble roman est monumental, mais au fil des siècles, transformations architecturales et enfouissement dû à l'eau puis au sable privent l'édifice de son unité et de ses dimensions originelles.

Les fidèles et pèlerins viennent ici vénérer Marie, protectrice des marins. Son culte est associé à celui de son amie légendaire, sainte Véronique. Cette dernière aurait fondé ce sanctuaire et apporté du lait de la Vierge (figurant encore au XVIIe siècle dans des inventaires de reliques). Elle aurait été enterrée à Soulac, et même si son sarcophage a été emmené par peur des Vikings dans la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux, il est resté figé dans la pierre d'un chapiteau de l'absidiole nord. La châsse moderne qui se trouve dans la chapelle Sainte-Véronique contient les reliques de Véronique, de saint Martial et de saint Amadour

Aire-sur-l'Adour (Aquitaine-Landes)

Eglise Sainte-Quitterie

Présentation de l'inscription

« La fixation de ce culte au XI^e siècle, en dépit d'une tradition locale qui la ferait volontiers remonter aux premiers siècles du Moyen Age, semble une hypothèse raisonnable ; cette datation correspond en effet à la période d'expansion considérable du pèlerinage de Compostelle et au cours de laquelle on procéda à une multiplication des reliques et au développement des dévotions locales au long des routes. Or Aire se situe sur la route du Puy et rien ne saurait mieux expliquer l'origine de la dévotion à une sainte également très vénérée au-delà des Pyrénées »...

« La ville d'Aire, point de jonction de nombreux itinéraires vers Saint-Jacques, est dominée par l'église du Mas d'Aire où est vénéré le corps de sainte Quitterie. La crypte paléochrétienne est englobée dans un important édifice entouré des anciens bâtiments conventuels ».

En dépit d'une tradition plus ancienne, le justificatif juge « raisonnable » de faire croire que le pèlerinage à sainte Quitterie est dû à celui de Compostelle.

Un peu plus bas dans le dossier, on lit que « la fondation de l'abbaye fit l'objet d'hypothèses extravagantes », mais l'affirmation ci-dessus en fait partie !

Ici encore, Aire-sur-Adour est un lieu de pèlerinage local à une sainte au demeurant fort intéressante, Quitterie. Elle reste très vénérée dans la région et son prénom est toujours porté. Elle a la réputation de guérir des maux de tête, reste d'une croyance selon laquelle elle guérissait de la rage ou de la folie. Tout près, la fontaine guérisseuse est une minuscule cellule obscure où l'on enfermait les fous venus faire des neuvaines.

Nouvelle description

Cette description ne fait plus référence à Compostelle.

Aire-sur-l'Adour est l'une des villes les plus anciennes du département des Landes. Au Ve siècle, elle est conquise par les Wisigoths et devient leur capitale. Au milieu du Ve siècle, le chef wisigoth Euric fait des chrétiens ses ennemis. Vers 477-478, se déroule le martyre de Quitterie, jeune princesse wisigothe convertie. Durant des siècles, des pèlerins vinrent implorer la sainte et vénérer ses reliques déposées dans l'oratoire Saint-Pierre.

La légende raconte que refusant d'épouser un prince wisigoth arien, Quitterie s'enfuit et trouve refuge à Aire où elle accomplit des prodiges. Poursuivie par son prétendant, elle est retrouvée et décapitée. Une fontaine jaillit de l'endroit où sa tête touche le sol et des anges apparus par miracle lui commandent de prendre sa tête dans ses mains et de se rendre à l'oratoire Saint-Pierre où l'attend un sarcophage de marbre blanc.

Depuis le Moyen Age, le pèlerinage à sainte Quitterie se déroule en deux lieux : la fontaine près de laquelle elle a subi le martyre et l'église abritant le sarcophage paléochrétien. Daté du IV^e siècle, ce dernier est le plus ancien témoignage de la christianisation de la région d'Aire. **Sainte Quitterie était invoquée pour guérir les maux de tête, les yeux et les épileptiques. Elle était également réputée guérir les fous**

Mimizan (Aquitaine-Landes)

1998 – Clocher

2018- clocher-porche de l'ancienne église

Présentation de l'inscription

« *Le porche abrite un portail roman polychrome particulièrement important sur le plan de l'histoire de l'art, en relation avec la statuaire de Compostelle. On peut y distinguer une des premières représentations françaises sculptée de saint Jacques. Le prieuré de Mimizan témoigne de la vitalité de la voie du littoral* ».

De ce clocher tombé en 1770 ne subsiste que la base dotée d'un porche abritant un portail roman magnifiquement sculpté d'un collègue des apôtres. Le dossier s'appuie sur un travail des années 1970 où tout ce qui concernait saint Jacques était rapporté à Compostelle, il n'en fallut pas plus à un jeune auteur pour déclarer que le sculpteur avait été « formé dans le grand atelier de Compostelle ». Comme ce monument ne se trouvait pas sur l'une des quatre routes comprises dans le projet d'inscription, le dossier fait de Mimizan une « importante étape du pèlerinage sur la voie du littoral », voie contemporaine que l'on retrouve à Soulac.

Une « coquille » de taille est l'oubli de dire que saint Jacques est en pèlerin et que c'est à ce titre qu'on est en présence de l'une des plus anciennes représentations de l'apôtre dans ce costume. Il va sans dire que statue n'appelle pas davantage à Compostelle que la clef de saint Pierre n'appelle à Rome.

Nouvelle description

La voie littorale romaine qui mène à partir du Xe siècle vers Compostelle est fréquentée au Moyen Age essentiellement par les pèlerins anglais, hollandais, normands et bretons qui souvent rallient Soulac en bateau.

L'abbé de Saint-Sever décide de faire de Mimizan un grand centre économique et d'y implanter des moines. Ces derniers vont construire un prieuré assez important et installer autour une zone de sauveté, dont il est fait mention en 1270. Ce n'est qu'au début du XIIIe siècle que commence probablement la construction du prieuré, pour se terminer aux environs de 1200 par la réalisation du clocher-porche, seule partie conservée de nos jours, abritant un portail sculpté polychrome du XIIIe siècle et des peintures du XV^e siècle.

Stylistiquement, les sculptures de Mimizan se rapprochent de celles du porche de la Gloire de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, l'une des œuvres majeures de la fin du XII^e siècle. Cette influence est visible dans la forme des manteaux, dans l'aspect des plis, dans la physionomie des têtes et des corps. Ces ressemblances témoignent des échanges culturels qui s'établissaient sur les chemins de pèlerinage vers Compostelle et permettent de penser que le sculpteur de Mimizan a participé au chantier de la cathédrale de Compostelle

Commentaire de cette description

La statue de Compostelle date du XIIe siècle et montre le saint s'appuyant sur un bourdon enrubanné, sans trace de coquille. La comparaison qui s'impose est plutôt celle de la statue de saint Jacques de la sacristie de la cathédrale de Bayonne, à peu près de la même époque où le saint a aussi troqué l'épée de son martyr contre le bourdon. Ou celle de la statue de l'église Saint-Pierre de La Sauve-Majeure. Elles sont, semble-t-il, uniques en France. Avec le médaillon de consécration de saint Jacques à l'abbaye de La Sauve (v. 1230) et la peinture murale, du saint Jacques de Rabastens, peint vers 1260 dans la nef de Notre-Dame du Bourg.

Sorde-l'Abbaye (Aquitaine-Landes)

Abbaye Saint-Jean

Présentation de l'inscription

« Plus tard la vieille voie devait être empruntée par les nombreux marchands se rendant en Navarre et par le flot sans cesse croissant des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Ceux-ci, pour franchir le Gave d'Oloron, devaient avoir recours à des passeurs dont le Guide du pèlerin dénonce vers 1139 les pratiques malhonnêtes auxquelles seule la construction d'un pont mit fin en 1289 »...

« Très représentative des nombreuses abbayes indépendantes de l'ancienne Gascogne, l'abbaye de Sorde a été fondée sur un gué ; l'ensemble du site (église, communs, maison du prieur et cryptoportique) donne une idée de l'activité économique liée au pèlerinage. »

Certes, « l'ensemble du site donne une idée » mais une idée de ce qu'était une abbaye au Moyen Age, rien de plus. Que l'abbaye ait contrôlé un gué est courant, mais ce gué n'était pas emprunté que par des pèlerins.

Il est fait mention de Sorde dans le *Guide du pèlerin* où il est dit que les bateliers de Sorde malmènent les pèlerins. Dès 1120, l'abbaye se réclame de sa fondation par Charlemagne dans une chartre de Guillaume VI d'Aquitaine ; elle conservait, encore en 1581 une « pancarte de la fondation de l'abbaye relatant que Charlemagne y fit ensepulturer Turpin et plusieurs autres ». Elle est l'un des exemples de ces fondations dues à Charlemagne listées dans le *Pseudo-Turpin*. Celle-ci est dite « entre Dax et Saint-Jean de Sorde », ce qui est relativement imprécis mais a permis à Sorde de s'approprier cette fondation.

Il reste encore aujourd'hui un modeste hôpital pour pèlerins avec une voûte au-dessus de la route. Il est malheureusement en très mauvais état, pas du tout mis en valeur et difficile à trouver. Apparemment, les guides ignorent tout de l'histoire et des légendes et présentent plutôt l'abbaye comme un gigantesque bâtiment fait pour accueillir les pèlerins de Compostelle ! C'est en tout cas l'impression qu'en retire le touriste moyen !

Nouvelle description

L'abbaye Saint-Jean de Sorde fut fondée aux environs du Xe siècle par une communauté de moines bénédictins, sur les ruines d'une villa gallo-romaine (IVe et Ve siècles), comme en atteste un acte de donation de Guillaume Sanche, duc de Gascogne, datant de l'an 975.

Elle fut en Aquitaine un centre de pèlerinage régional majeur. Le lieu drainait à lui des pèlerins locaux (son rayonnement portait sur une centaine de kilomètres), désireux d'implorer la multitude de reliques présentes dans son église abbatiale. Celle-ci à son apogée abrite en effet plus d'une trentaine de reliques. Parmi les plus prestigieuses, citons celles de saint Jean-Baptiste, de la Vierge, de saint François d'Assise ou encore de Saint Louis. Le roi Louis XI en personne vint en mars 1462 se recueillir sur les reliques de saint Jean-Baptiste.

L'abbaye de Sorde a également été fréquentée par des pèlerins jacquaires, qui y faisaient halte afin de profiter des bienfaits des reliques du monastère. Une dizaine de pèlerins jacquaires, du Moyen Age à la veille de la Révolution, sont ainsi identifiés dans le cartulaire de Sorde.

Saint-Sever (Aquitaine-Landes)

Abbaye

Présentation de l'inscription

« Elle connut très vite une grande prospérité notamment liée à sa situation sur l'un des principaux itinéraires de Compostelle, la voie de Vézelay...

Le moine clunisien Grégoire de Montaner, abbé à Saint-Sever de 1028 à 1072 dota l'abbaye de nombreux chefs d'oeuvres artistiques dont le célèbre *Beatus*... L'examen des possessions montre que Grégoire s'est efforcé de prendre le contrôle de points particulièrement importants sur les routes du pèlerinage de Compostelle qui commençait alors de s'organiser, la route de Vézelay surtout, mais aussi celles de Tours et du littoral, et même celle du Puy »...

« L'église de Saint-Sever et les bâtiments conventuels subsistant sont très représentatifs de la puissance de l'abbaye où fut composé le *Beatus*. Contemporaine de Cluny, l'abbaye de Saint-Sever fut très liée au pèlerinage et aux échanges avec l'Espagne ».

Encore une abbaye qui devrait tout au pèlerinage à Compostelle ! La mention de Cluny rappelle l'hypothèse périmée, selon laquelle Cluny « aurait organisé » le pèlerinage galicien. Les relations politiques furent étroites entre la Bourgogne et la Galice mais les abbayes clunisiennes n'ont pas été implantées pour développer le pèlerinage. Le document exceptionnel cité dans le dossier, le *Beatus* du XIe siècle, copie du *Commentaire de l'Apocalypse* dont l'auteur fut Béatus, moine de Liebana, dans les Asturies, au VIIIe siècle peut justifier cette inscription.

Nouvelle description

En 988, Guilhem Sanche, devenu comte de Gascogne quelques années auparavant, fonde une abbaye en l'honneur de Severus, missionnaire du Ve siècle à qui les récits légendaires attribuent la christianisation de la cité.

L'église abbatiale se distingue par son architecture empruntée à Cluny II, mais aussi par la qualité de son décor sculpté. Parmi ses 140 chapiteaux, 77 datent des XI^e et XII^e siècles. D'une incroyable variété, ces sculptures témoignent de l'importance du foyer de Saint-Sever à la période romane. Certains de ces chapiteaux présentent une sculpture inédite de feuilles lisses, réinterprétation épurée des modèles antiques.

Dès le XIe siècle, la ville devient un important lieu de pèlerinage. La communauté acquiert alors une véritable autonomie économique et un développement spirituel remarquable, si bien que l'abbaye s'affirme comme l'une des plus puissantes du Sud-Ouest à cette époque.

Vers 1060, l'abbé Grégoire de Montaner enrichit la bibliothèque du monastère par la commande du célèbre *Beatus* de Saint-Sever. Ce manuscrit de l'Apocalypse, enluminé par les moines de l'abbaye, est actuellement conservé à la Bibliothèque Nationale de France.

Agen (Aquitaine-Lot-et-Garonne)

Cathédrale Saint-Caprais

Présentation de l'inscription

« *Un pèlerinage local aux martyrs locaux saint Caprais et sainte Foy fit d'Agen une étape sur une voie secondaire des chemins de Saint-Jacques. A cette occasion fut construit, au Moyen-Age, un hôpital appelé « Hôpital Saint-Jacques » attenant à l'église du Martrou qui lui servit de chapelle. Cet hôpital fut désaffecté en 1819 et ses bâtiments sont transformés en locaux d'habitation... »...*

« *Construit autour du culte de saint Caprais et de sainte Foy, martyrs Agenais, cet édifice est devenu cathédrale après la Révolution .*

Non loin s'étend l'ancien hôpital Saint-Jacques, à proximité de la traversée de la Garonne ».

Cette ancienne abbatale est encore décrite comme une « étape », mais semble surtout être mentionnée parce que « l'ancien hôpital Saint-Jacques » n'est pas classé Monument Historique. Une fois encore, le vocable Saint-Jacques est compris comme signe du passage de pèlerins de Compostelle, venant en foule vénérer saint Caprais et sainte Foy. L'église du Martrou étant classée Monument historique, on se demande pourquoi ce n'est pas elle qui fut inscrite. Tout comme aurait pu être inscrit aussi un autre hôpital Saint-Jacques qui abrite aujourd'hui l'Hôtel du département et dont la conservation se trouve par là même assurée, comme le règlement l'exige. Cet hôpital semble n'avoir été fondé que sous Louis XIV, sous la dénomination « hôpital-manufacture », pour assurer une formation professionnelle à des enfants déshérités. La façade avait été dotée, au XIX^e siècle, d'une statue de saint Jacques pèlerin, aujourd'hui transportée à l'intérieur.

Nouvelle description

Parmi les grandes voies qui pouvaient mener le pèlerin à Saint-Jacques-de-Compostelle, il en est une qui permettait de rejoindre Rocamadour, plus grand pèlerinage marial d'Occident. Cette voie passait par Agen, où les voyageurs traversaient la Garonne.

Afin d'assurer la conservation des reliques des martyrs sainte Foy et saint Caprais et de permettre leur vénération, l'évêque Dulcide aurait fait édifier dès le V^e siècle une première église Saint-Caprais ainsi que l'église Sainte-Foy voisine. La présence de ces sanctuaires fait alors d'Agen une étape sur les chemins de pèlerinage. Les reliques de sainte Foy quittent Agen pour Conques au IX^e siècle. Mille ans plus tard, l'abbatiale de Conques restituait une partie de ces reliques à Agen, conservées dans l'église qui lui est consacrée.

Malgré l'étalement du chantier dans le temps et les nombreuses vicissitudes de l'Histoire, l'église Saint-Caprais demeure un témoignage majeur de l'architecture romane en Agenais et au-delà. Parmi la très belle série de chapiteaux romans conservés, comme celui qui illustre la décollation de saint Caprais, certains sont à rattacher directement à l'influence toulousaine ou au chantier de l'abbaye de Moissac.

De 1838 à 1847, une large campagne de restauration est entreprise, à laquelle on doit la construction du clocher actuel et la curieuse disposition antichronologique des percements. Les élévations et les voûtes se parent d'un important programme peint sur la thématique de l'avènement du christianisme dans la province, et des premiers martyrs agenais : Caprais, Foy, Prime et Félicien.

Bayonne (Aquitaine-Pyrénées-Atlantiques)

Cathédrale Sainte-Marie

Présentation de l'inscription

« *La cathédrale de Bayonne est une démonstration du rayonnement de l'art gothique vers le Sud, transition entre l'influence champenoise et l'art gothique ibérique, dont le point d'origine se situe à Burgos. Un portail du XIII^e siècle montre une statue colonne de saint Jacques. Point de passage obligé vers l'Espagne et port du royaume de Navarre, Bayonne est intimement liée au Chemin de Saint-Jacques* ».

Comme pour Mimizan, le dossier de présentation place Bayonne « sur une route secondaire de pèlerinage... une route côtière [recevant] les pèlerins déposés par les navires à l'embouchure de la Gironde (Soulac) »

D'où un justificatif insistant sur les parentés entre les cathédrales gothiques de part et d'autre des Pyrénées, ce qui est une évidence sans qu'il soit besoin de faire intervenir le Chemin de Saint-Jacques, emprunté par tous les voyageurs se rendant en Espagne et pas seulement à Compostelle. Le justificatif ne cite qu'incidemment une statue-colonne de saint Jacques pourtant digne d'attirer l'attention. L'inaccessibilité de cette statue est sans doute la raison de la discrétion de la mention, contraire aux impératifs de l'inscription. C'est d'autant plus dommage que ce très ancien saint Jacques pèlerin peut être mis en relation avec son contemporain de Mimizan et celui de La Sauve-Majeure

Nouvelle description

A l'époque médiévale, la ville de Bayonne est un port commercial important entre l'Espagne, l'Angleterre et l'Aquitaine grâce à sa proximité avec l'océan d'une part, et sa situation au confluent de la Nive et de l'Adour d'autre part. Arrivés à Bayonne, voyageurs, marchands et pèlerins pouvaient poursuivre leur route, parfois jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, en longeant le golfe de Gascogne ou en rejoignant Saint-Jean-Pied-de-Port.

Par ses dimensions imposantes (80 mètres de long, 33 mètres de large et 26 mètres de hauteur sous voûte dans le vaisseau central), la cathédrale Sainte-Marie fait partie des églises gothiques les plus imposantes de la région pyrénéenne. Le chantier s'étend sur près de quatre siècles, de la deuxième moitié du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle.

Au début du XIX^e siècle, l'église est dans un état de délabrement important après avoir servi de caserne et d'espace de stockage pendant la Révolution et les guerres napoléoniennes. Commence alors une longue période de restaurations qui vont profondément modifier l'apparence de la cathédrale.

Dans la cathédrale, plusieurs éléments témoignent d'une dévotion à saint Jacques le Majeur : une chapelle qui lui est dédiée, attestée depuis le XVII^e siècle ; une statue du saint placée au trumeau du portail sud (aujourd'hui dans la sacristie), datée du XIII^e ou du XIV^e siècle et restaurée au XIX^e siècle ; un tableau du XVII^e siècle, attribué à l'Ecole espagnole

L'Hôpital-Saint-Blaise (Nouvelle-Aquitaine -Pyrénées-Atlantiques)

Eglise Saint-Blaise

Dossier d'inscription

« Comme son toponyme l'indique, le petit village de l'Hôpital Saint-Blaise était au Moyen Age une étape importante du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle »...

« L'église Saint-Blaise témoigne certes du passage des pèlerins (l'hôpital) mais surtout du premier art roman et des influences réciproques de l'Espagne et de la France ».

Si l'on en croit ce justificatif, tout hôpital médiéval a été étape sur le chemin de Compostelle. L'emploi du mot « certes » témoigne heureusement d'une certaine incrédulité et le dossier insiste surtout sur les influences hispano-mauresques sensibles dans la construction de cette église. N'est-il pas plus sensé de penser que ces influences sont venues directement des échanges entre le Béarn et le sud de l'Espagne sans détour par Compostelle où cet art n'est pas particulièrement représenté ? Une monographie récente montre que cette église a bien été lieu de pèlerinage mais à la sainte Croix et plus tard à saint Blaise. Par contre, les recherches entreprises pour sa rédaction n'ont permis de trouver qu'un seul pèlerin de Compostelle passé dans le village alors que l'hôpital n'existait plus.

Cette petite commune a été placée sur les chemins de Compostelle par l'abbé Haristoy à la fin du XIXe siècle. Il n'en avait aucune preuve mais il baignait dans l'ambiance du renouveau des pèlerinages, de l'édition du dernier Livre du *Codex Calixtinus* et de la découverte des reliques à Compostelle. Fort heureusement, il a permis de sauver l'église une première fois au début du XXe siècle. La municipalité élue en 1982 a su opportunément utiliser cette étude pour intéresser les organismes en mesure de financer la restauration de l'église en réaffirmant la place du village sur les chemins de Saint-Jacques. Elle a la sagesse aujourd'hui de reconsidérer les anciens discours et de les adapter à l'évolution des connaissances en cherchant à éduquer plutôt qu'à tromper par paresse intellectuelle.

Nouvelle description

L'église Saint-Blaise est de style roman : des murs épais portent les voûtes, les fenêtres sont étroites. Sa facture correspond au roman tardif de la fin du XIIe siècle, les voûtes sont d'inspiration cistercienne. Sa grande particularité est qu'on y trouve des éléments d'architecture hispano-mauresques, uniques au nord des Pyrénées.

Dotée de dimensions modestes, l'église présente un plan centré sur sa coupole, qui couronne la croisée du transept. Véritable joyau de l'édifice, cette coupole arbore des arcs entrecroisés formant une étoile à huit branches. C'est la seule coupole de ce genre au nord des Pyrénées, avec celle de l'église Sainte-Croix d'Oloron. Le modèle original de ces coupoles nervées semble être la mosquée de Cordoue au Xe siècle. Il a été repris par les bâtisseurs de l'Espagne chrétienne au XIIe siècle.

Sanctuaire local d'importance, l'église Saint-Blaise est également un témoignage précieux des échanges transpyrénéens au Moyen Age : échanges économiques mais aussi humains. Par le style et le message spirituel qu'elle porte, elle est dans une étroite parenté avec plusieurs monuments du nord et du sud des Pyrénées : Sainte-Croix d'Oloron, Lacommande en Béarn, Torres-del-Rio en Navarre, et Almazan en Castille.

Oloron-Sainte-Marie (Aquitaine-Pyrénées-Atlantiques)

1998- Cathédrale Sainte-Marie

2018- Eglise Sainte-Marie

Dossier d'inscription

Le chemin d'Arles via Toulouse, Auch et Lescar est le seul des quatre grands itinéraires de Saint-Jacques qui emprunte le col du Somport.

Le dossier est très laconique. **La cathédrale fut, son déambulatoire en témoigne, un lieu de pèlerinage local, pèlerinage à saint Grat, le premier évêque de Sainte-Marie, au tournant des VI^e-VII^e siècles.** Il est toujours vénéré aujourd'hui, ses reliques reposent sous l'autel, dans un buste reliquaire qui est porté à dos d'homme à chaque procession. L'église Sainte-Croix témoigne d'influences mozarabes qui ne doivent rien à Compostelle.

Nouvelle description

Oloron-Sainte-Marie, capitale du Haut-Béarn, est située aux départs des vallées béarnaises, notamment de la Vallée d'Aspe, qui est depuis l'Antiquité un axe important de passage grâce au fameux col du Somport.

En 1102, l'évêque d'Oloron Roger de Sentis et le Vicomte de Béarn Gaston IV le Batailleur se lancent dans la (re)construction d'une cathédrale dédiée à sainte Marie, qui s'inscrit dans la politique de *Reconquista* en passant par la dévotion à saint Jacques. Elle se caractérise par une tour-porche abritant un portail sculpté roman. Comme la cathédrale de Bayonne, l'édifice possède un chevet à déambulatoire, nécessaire à la pratique du pèlerinage, couronné de cinq chapelles rayonnantes. **L'une d'entre elles est dédiée à saint Grat, premier évêque d'Oloron,** connu pour avoir assisté au Concile d'Agde en 506.

Si de nombreux détails décoratifs à l'intérieur de l'édifice en témoignent déjà, le portail constitue l'illustration la plus flagrante des échanges culturels liés aux chemins transpyrénéens.

Réalisé par deux ateliers distincts intervenus à partir de 1120 puis de 1140, l'ensemble du portail est harmonieux. Le tympan relate une crucifixion traitée en méplat, les autres éléments ont été réalisés en ronde-bosse par le Maître d'Oloron dont on retrouve la production le long des chemins vers Compostelle à Lacommande, Sainte-Engrâce et Uncastillo.

Saint-Jean-Pied-de-Port (Aquitaine-Pyrénées-Atlantiques)

Porte Saint-Jacques

Présentation de l'inscription

« Au delà de cette porte s'étend une voie urbaine marquée par les siècles. Il y a encore des gîtes destinés au pèlerinage ; à côté de l'église, avant de franchir la Nive, on peut méditer sur la façade de la maison des ancêtres de saint François Xavier, repoussant les limites du pèlerinage bien au-delà de Compostelle »...

« La ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, fut fondée par les rois de Navarre pour ouvrir la partie espagnole du royaume au commerce avec l'Europe du Nord.

La porte Saint-Jacques s'ouvre sur une rue... pour s'achever à la porte de l'église vers l'Espagne et la route de Roncevaux ».

Cette porte est classée pour des raisons qui sont énoncées de façon peu claires. Ainsi on voit mal le rapport entre saint François Xavier et Compostelle. Saint-Jean-Pied-de-Port est un point de passage de part et d'autre des Pyrénées, mais sa « porte Saint-Jacques » ouvrirait plus sûrement sur un ancien quartier Saint-Jacques situé hors-les-murs, dont elle représente sans doute l'ultime souvenir que sur un chemin vers Compostelle emprunté par des pèlerins suffisamment nombreux pour avoir entraîné sa dénomination.

La plaque apposée sur la porte précise pourtant que cette porte « était un jalon sur les routes qu'empruntèrent au Moyen Age d'innombrables pèlerins », hypothèse de base ayant servi à l'établissement du dossier d'inscription de 1998. S'il est bien évident que des pèlerins de Compostelle sont passés par là, rien ne permet de savoir dans quelles proportions par rapport aux autres voyageurs franchissant les Pyrénées à cet endroit. Aujourd'hui, Saint-Jean-Pied-de-Port est l'un des sites les plus envahis par Compostelle, ce qui entraîna même un guide touristique à transformer le saint Jean qui garde l'autre porte en un pèlerin de Compostelle, à cause de son bâton ! Comme quelques autres, la ville a perdu son âme... mais y gagne sa vie.

Nouvelle description

La porte Saint-Jacques est encore aujourd'hui l'entrée symbolique et emblématique des pèlerins qui, venant du quartier de la Madeleine à Saint-Jean-le-Vieux, traversent Saint-Jean-Pied-de-Port pour arpenter la légendaire voie des Ports de Cize en direction de leur prochaine étape, la collégiale de Roncevaux.

Intégrée dans la muraille médiévale entourant les quartiers de la rue de la Citadelle et de l'Eglise, la porte Saint-Jacques participe au système défensif de la cité. A la différence des portes de Navarre, de France et Notre-Dame, la porte Saint-Jacques est en plein cintre, témoignage de son histoire singulière et mouvementée.

Durant l'épisode révolutionnaire, la porte fut détruite. Afin de conserver son souvenir, elle fut remontée à son emplacement actuel. Un arc en plein cintre remplace l'arc gothique originel dont on remarque encore une rangée de claveaux

Commentaire

Une fois de plus le mot pèlerin n'est pas suivi d'une destination, laissant entendre comme il était d'usage au début du XXe siècle que tout pèlerin est pèlerin de Compostelle.

Clermont-Ferrand (Auvergne-Puy-de-Dôme)

Eglise Notre-Dame-du-Port

Présentation de l'inscription

Lieu de passage des pèlerins de Saint-Jacques venant de Bourgogne (Vézelay) et gagnant l'Espagne via Aurillac, Souillac, Agen, Orthez. Une des églises romanes les plus réussies, caractérisée par l'harmonie de l'étagement de ses masses et par la richesse iconographique de ses chapiteaux sculptés.

Le dossier relatif à ce bien est vide. Le justificatif fait appel à une nouvelle route, variante sans doute !

Cette église est certes l'une des cinq plus belles églises romanes d'Auvergne mais elle fut un grand sanctuaire de pèlerinage à une Vierge Noire, conservée dans la crypte. Elle ne présente aucun rapport, ni avec saint Jacques, ni avec Compostelle. Notre-Dame de Clermont fit partie des sanctuaires de pèlerinage pénitentiel dans lesquels les rois de France des XIV^e-XV^e siècles envoyaient des condamnés qui bénéficiaient de leur grâce. Le dossier souligne sa merveilleuse et indéniable architecture romane, mais il est douteux qu'elle ait eu un quelconque attrait pour des pèlerins médiévaux. Néanmoins cette inscription fut bénéfique puisque s'achève une campagne de restauration commencée en 1999, dès l'annonce de la nouvelle.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

L'église romane Notre-Dame-du-Port a été construite au XII^e siècle et succède à une ancienne église, Sainte-Marie-Principale. Elle est, dès l'origine, le lieu de dévotion clermontois du culte marial.

Son plan en croix latine avec chœur à déambulatoire et à chapelles rayonnantes est caractéristique des églises de pèlerinage. L'architecture et la décoration concentrent toutes les connaissances techniques romanes, tant locales que plus lointaines avec des apports byzantins et mozarabes.

L'année 1614 marque le début de la procession à la Vierge Noire Souterraine de Notre-Dame-du-Port. L'affluence des fidèles devant cette Vierge miraculeuse est importante puisqu'en 1723, le directeur de la chapelle de Notre-Dame-Souterraine demande à ce qu'elle soit protégée, pour éviter qu'elle ne se dégrade. Au XVIII^e siècle, le nombre croissant de pèlerins pousse les chanoines à aménager des escaliers dans les deux absidioles nord et sud pour descendre à la crypte et faciliter la circulation devant l'autel et la statue.

Le-Puy-en-Velay (Auvergne-Haute-Loire)

Cathédrale

Présentation de l'inscription

« Pèlerinage existant depuis le Xe siècle grâce à l'évêque Godescalc, qui fit le pèlerinage à Saint-Jacques ».

« Etape majeure sur la route de Compostelle depuis le XIIIe siècle (un des quatre points de rassemblement des pèlerins venant du nord par Cluny et Montbrison ou de l'est par Lyon, Saint-Etienne ou par la Bourgogne) ; ensuite via Podensis (par Saugues) ou chemin de Saint-Gilles (par Pradelles) vers la Lozère.

Dans la ville, itinéraire marqué par la rue, la porte, l'hôpital, la croix, le faubourg Saint-Jacques. Edifice majeur de l'art roman des XIe et XIIe siècles, d'une architecture atypique, aux influences multiples ».

Bien naturellement, Le Puy rappelle que le premier pèlerin historiquement attesté fut l'évêque de sa cathédrale, Godescalc, mais comment affirmer que Compostelle existe grâce à lui ? On sait seulement que Godescalc est parti « en toute hâte », en janvier, au moment de la mort d'un roi de Galice, ce qui fait de ce déplacement un voyage sans doute diplomatique.

Le justificatif est tout aussi trompeur, qui évoque des « rassemblements » de pèlerins partant pour Compostelle. Aucun texte n'a jamais évoqué pareilles concentrations, pas même le *Guide du pèlerin*. Il y eut bien des « rassemblements » de pèlerins au Puy, mais de pèlerins dont Le Puy était le but car, est-il besoin de le rappeler, la cathédrale abritait une très célèbre Vierge Noire, Notre-Dame du Puy.

Nouvelle description

Lieu de pèlerinage par lui-même, Le Puy ne se présente pas spécialement comme une étape vers Saint-Jacques. Pourtant le sanctuaire est indiqué par le Codex Calixtinus comme le départ d'une des quatre grandes voies jacquaires, la Via Podensis, ce qui est dû d'abord à son importance propre.

Un évêque du Puy, Gotescalc, fut au Xe siècle le premier pèlerin du royaume de France connu pour s'être rendu à Compostelle et avoir rapporté des éléments espagnols de dévotion à la Vierge.

L'Hôtel-Dieu du Puy-en-Velay figure parmi les plus anciens établissements hospitaliers, et possède une remarquable pharmacie ornée de boiseries du milieu du XVIIIe siècle, l'une des plus grandes officines hospitalières de France. Lieu de pèlerinage à la Vierge noire, Le Puy-en-Velay connaît au Moyen Âge une fréquentation grandissante, qui conduit le chapitre cathédral à fonder au XIe siècle un « hôpital des pauvres de Notre-Dame » pour accueillir les pèlerins les plus démunis, à proximité immédiate de la cathédrale.

En 1687, sous l'impulsion du pouvoir royal, un Hôpital général destiné aux indigents est installé à proximité de l'Hôtel-Dieu, qui se consacre dès lors au soin des malades. Il est agrandi et transformé plusieurs fois entre le XVIIe et le XIXe siècle, mais conserve néanmoins sa chapelle Saint-Esprit médiévale ornée de peintures murales. En 1797, Hôtel-Dieu et Hôpital général fusionnent sous le nom d'« Hospices civils du Puy », gérés par la municipalité. Ils accueillent des malades jusqu'au début des années 1990.

Commentaire

Le *Codex calixtinus* indique qu'une route « passe par Notre-Dame du Puy, Sainte-Foy de Conques, Saint-Pierre de Moissac ». La mention de ville de départ résulte d'une exploitation contemporaine.

Le-Puy-en-Velay (Auvergne-Haute-Loire)

Hôtel-Dieu Saint-Jacques

Présentation de l'inscription

C'est sans doute par erreur que le dossier est titré sous ce vocable, car, s'il y eut bien un hôtel-Dieu Saint-Jacques dans le quartier du même nom, il a disparu. Celui dont il s'agit est l'hôtel-Dieu mitoyen de la cathédrale et on y mentionne une chapelle du Saint-Esprit. Est-ce une simple erreur de titre ? Rien dans le dossier ne fait une allusion à Compostelle, tant il est évident que cet hôpital, dont on ne possède plus l'acte de fondation, a été créé pour l'assistance des nombreux pèlerins venus au Puy, mais aussi tous les pauvres passants, comme partout. Contrairement à ce qui est parfois dit ou écrit, aucun texte ne précise qu'il a été fondé pour les pèlerins de Compostelle.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

L'Hôtel-Dieu du Puy-en-Velay figure parmi les plus anciens établissements hospitaliers, et possède une remarquable pharmacie ornée de boiseries du milieu du XVIII^e siècle, l'une des plus grandes officines hospitalières de France. Lieu de pèlerinage à la Vierge noire, Le Puy-en-Velay connaît au Moyen Âge une fréquentation grandissante, qui conduit le chapitre cathédral à fonder au XI^e siècle un « hôpital des pauvres de Notre-Dame » pour accueillir les pèlerins les plus démunis, à proximité immédiate de la cathédrale.

En 1687, sous l'impulsion du pouvoir royal, un Hôpital général destiné aux indigents est installé à proximité de l'Hôtel-Dieu, qui se consacre dès lors au soin des malades. Il est agrandi et transformé plusieurs fois entre le XVII^e et le XIX^e siècle, mais conserve néanmoins sa chapelle Saint-Esprit médiévale ornée de peintures murales. En 1797, Hôtel-Dieu et Hôpital général fusionnent sous le nom d'« Hospices civils du Puy », gérés par la municipalité. Ils accueillent des malades jusqu'au début des années 1990.

Le Mont-Saint-Michel (Basse-Normandie-Manche)

Abbaye

Présentation de l'inscription

« Il n'est pas certain que le Mont Saint-Michel et Saint-Jacques de Compostelle entretenaient des relations ; mais beaucoup de pèlerins du Nord de l'Europe passaient par le Mont lorsqu'ils se rendaient en Galice. Et tous arboraient la coquille qui est devenue ultérieurement le symbole de tous les pèlerins ».

Le dossier n'inclut que quelques phrases bien vagues :

Beaucoup de pèlerins ? A notre connaissance, seuls Pons de l'Héras au XIIe siècle (voir Saint-Guilhem) et Arnold von Harff au XVe siècle, revenant de Compostelle, ont laissé des traces de passage par le Mont.

La coquille ? Il est exact que le collier de l'Ordre de Saint-Michel est fait de coquilles, mais ceci n'est pas en relation avec Compostelle. Ce site est suffisamment connu pour qu'il ne soit pas nécessaire de le présenter.

Nouvelle description

Le site du Mont-Saint-Michel a toujours fasciné les hommes car il est le théâtre des plus puissantes marées d'Europe.

L'histoire du monument remonte en 708 lorsque saint Aubert, évêque d'Avranches, vit en songe l'archange saint Michel qui lui demandait d'édifier une église en son honneur sur le rocher. La nouvelle église attira bientôt des pèlerins venant de toute l'Europe.

Beaucoup de pèlerins du Nord de l'Europe passaient par le Mont-Saint-Michel lorsqu'ils se rendaient en Galice.

La Charité-sur-Loire (Bourgogne-Nièvre)

Eglise prieurale Sainte-Croix-Notre-Dame

Dossier d'inscription

Le site de La-Charité, situé sur la route de Vézelay, est une étape importante pour les pèlerins sur le chemin vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Il y acquiert une grande réputation. C'est l'un des deux points de passage de la Loire avec Nevers. La construction, en 1520, d'un pont en pierre (toujours en place) pour faciliter la traversée du fleuve renforce la situation privilégiée de la ville et du prieuré comme étape incontournable du pèlerinage.

[...] la ville de La Charité a conservé des éléments importants de son patrimoine ancien liés au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, tel le pont sur la Loire. Le panorama que l'on peut admirer depuis la rive opposée du fleuve n'a pas beaucoup changé depuis le XVIIe siècle... »

Le justificatif qui doit conclure la demande d'inscription est l'un des plus longs mais aussi des plus vides. Il se base sur l'étroitesse des rapports avec Cluny, en réaffirmant son rôle dans le développement de Compostelle. Mais on sait depuis déjà longtemps que cette abbaye n'a eu aucune influence sur de quelconques tracés de chemins. La dernière phrase de ce long plaidoyer ne peut que faire sourire : le pont sur la Loire serait lié, lui, au pèlerinage de Compostelle !

C'est par son toponyme que cette ville est intéressante, car il souligne l'importante fonction hospitalière liée à ce passage de Loire marquant, de plus, la frontière entre royaume de France et Bourgogne. En outre, La Charité fut en même temps un lieu de pèlerinage à la Vierge : par exemple, elle fit partie des sanctuaires de pèlerinage pénitentiel dans lesquels les Flamands du XVe siècle envoient parfois des justiciables. Le lien avec Compostelle ne peut s'évoquer que parce que La Charité fut fille de Cluny, et que cette grande abbaye fut, avec les princes bourguignons et le pape Calixte II, très liée à Compostelle au XIIe siècle, pour des raisons religieuses et politiques.

Nouvelle description

Les pèlerins faisaient étape au prieuré de La Charité pour vénérer les reliques (un morceau de la Croix, un cheveu de la Vierge et une dent de saint Jacques) et pour bénéficier de la charité des moines, vertu qui baptisa la cité ligérienne. La construction de l'église prieurale aurait commencé vers 1070. L'église est consacrée en 1107, par le pape Pascal II.

Le décor de l'église Notre-Dame est d'un intérêt majeur. Sa richesse et son bon état de conservation permettent d'appréhender la variété des thèmes, les évolutions techniques et stylistiques de la sculpture aux XI^e et XII^e siècles. Les deux portails romans de la tour Sainte-Croix sont conservés, avec des traces de polychromie. Ils représentent l'Ascension et la Transfiguration – deux événements particulièrement célébrés dans la liturgie clunisienne – au-dessus de scènes de la Nativité. La relation entre l'église Sainte-Croix-Notre-Dame et l'abbatiale de Cluny III s'apprécie dans le plan des deux édifices, similaire, comme leur mode de construction : même ordonnance de l'élévation du chœur, rond-point à huit colonnes... La prieurale est d'autant plus importante pour la recherche que Cluny III a pratiquement disparu. Malgré la destruction presque complète de sa nef, l'église Sainte-Croix-Notre-Dame a conservé une architecture et un décor authentiques, représentatifs du roman en Bourgogne mais aussi en France.

Asquins (Bourgogne-Yonne)

Eglise Saint-Jacques

Présentation de l'inscription

« Le bourg d'Asquins, situé à l'ombre de la colline et de la basilique de Vézelay, constitue pour les pèlerins la dernière étape avant d'arriver à la basilique de la Madeleine, sur la route de Saint-Jacques de Compostelle. De ce pèlerinage, l'église conserve sa dédicace ainsi qu'un remarquable buste reliquaire du XVI^e siècle représentant le chef de l'apôtre. Ce buste a été restauré et présenté sous vitrine grâce au mécénat conjoint de la Société Shell-France dont l'emblème est une coquille de Saint-Jacques et de « la Société des Amis de Saint-Jacques » depuis 1989... Le nom de modeste village de Yscani est associé à celui du rédacteur du prestigieux Liber santi Jacobi ». « Un pré, autrefois dénommé "Pré des Pèlerins" existe toujours au centre du village en contrebas de l'église. Il était destiné à recevoir les montures des pèlerins, ânes ou chevaux, le temps de leur passage.

La Montjoie est un point élevé, marquée généralement d'une croix, d'où le pèlerin aperçoit pour la première fois le sanctuaire lors de son arrivée et le contemple une dernière fois en s'éloignant. Pour l'abbaye de Vézelay, il existe deux croix de Montjoie. Asquins possédait l'une d'elle sur la route d'Auxerre, par Brosse : il n'en reste plus que le socle en pierre. L'autre peut encore s'admirer aujourd'hui à Fontette (commune de Saint-Père-sous-Vézelay) ; elle est en pierre du XVIII^e siècle... Les chemins et les croix sont l'illustration matérielle encore lisibles sur le sol du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle autour de Vézelay ».

Le dossier insiste longuement sur la restauration du reliquaire par l'intermédiaire de la Société des Amis de Saint-Jacques dont le rôle a été déterminant dans la rédaction des dossiers d'inscription.

Le dossier mentionne un « pré des pèlerins » et deux croix de « montjoies » oubliant que chemins et croix menaient à Vézelay et non à Compostelle, sauf à présenter au moins une preuve tangible.

Nouvelle description

A la fin du XI^e siècle, l'église Saint-Jacques succède à une chapelle dédiée à saint Martin. La dédicace à saint Jacques est acquise avant 1136. Vers 1135-1140, Asquins a pour chapelain sous autorité clunisienne un personnage essentiel : Aimery Picaud, alias Olivier d'Asquins, originaire de Parthenay-le-Vieux en Poitou, rédacteur présumé du Liber Sancti Jacobi ou Codex Calixtinus. Avec lui, Asquins se constitue en centre de regroupement des pèlerins venus de l'est, du nord à travers la Champagne et le Pays d'Othe, et de l'Ile-de-France par la route reliant Pontigny à Vézelay. Au centre du village, un vaste pré encore exempt de constructions, porte le nom de Pré des Pèlerins. A l'écart du village, le hameau de la Bouillère conserve une tour de maladrerie.

Avec la sécularisation de Vézelay en 1538 et le transfert du chapitre en 1544, Saint-Jacques devient une paroisse sous l'autorité de curés tandis que le pèlerinage décline.

Vézelay (Bourgogne-Yonne)

Ancienne abbatale Sainte-Madeleine

Présentation de l'inscription

« Grâce à sa situation sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, Vézelay devient rapidement l'un des grands centres de la chrétienté au Moyen Âge et un lieu de pèlerinage majeur, un des quatre centres de regroupement des pèlerins en France... La présence des reliques de sainte Marie-Madeleine assure une extraordinaire prospérité à l'abbaye.

« La fête principale de saint Jacques, celle du 25 juillet, s'inscrivait à la suite immédiate de la fête de la Madeleine célébrée à Vézelay le 22 juillet. En fêtant le lendemain de la Madeleine un double de celle-ci, puis le 24 juillet la vigile de saint Jacques, l'abbaye de Vézelay avait ainsi la possibilité de constituer un espace de spiritualité qui se prolongeait par l'octave de saint Jacques. Ces célébrations étaient donc susceptibles de drainer les foules pieuses qui ne manqueraient pas de visiter la foire locale qui se déroulait en même temps ».

Le dossier, affirme que Vézelay ne dut sa notoriété qu'à Compostelle, ce qui bien sûr est injustifiable ! C'est certainement le contraire qui est vrai : Vézelay a œuvré au profit de Compostelle. Les miracles de saint Jacques ont été rassemblés par Aimeric Picaud, issu du prieuré Sainte-Madeleine de Parthenay qui dépendait de Vézelay.

Néanmoins, des liens étroits ont existé, au XIIe siècle, entre Vézelay et Compostelle. D'après les recherches les plus récentes, de nombreux indices laissent penser que le rédacteur du *Guide du pèlerin* aurait été le grand chroniqueur de Vézelay au XIIe siècle, Hugues le Poitevin.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

La colline de Vézelay, couronnée par sa basilique, s'élève en pente douce au-dessus de la fertile campagne bourguignonne. C'est pendant l'époque carolingienne (en 875) que des moines s'établirent pour la première fois à Vézelay, sur un site déjà consacré par des religions plus anciennes.

Vers le milieu du XIe siècle, la croyance se répand que sainte Marie-Madeleine est enterrée sous l'église abbatale. Les reliques assurent une extraordinaire prospérité à l'abbaye, avant que des doutes quant à la véracité de l'inhumation de la sainte en ce lieu n'en provoquent le déclin.

Mais le véritable titre de gloire de l'édifice demeure ses sculptures : l'ensemble unique de chapiteaux historiés de la nef et du narthex et l'imposante Mission du Christ aux apôtres illustrée au tympan du portail central de la nef comptent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture romane bourguignonne.

Neuvy-Saint-Sépulchre (Centre-Indre)

Collégiale Saint-Etienne (anciennement collégiale Saint-Jacques)

Présentation de l'inscription

« C'est au patron des pèlerins, saint Jacques le Majeur, qu'était dédiée l'église collégiale de Neuvy avant la Révolution. Bien que sa conception savante ait abouti à une exécution plutôt rustique, cette église est une des plus intéressantes constructions qui furent édifiées au Moyen Age, en Occident, à l'imitation du Saint-Sépulchre de Jérusalem. Elle était traditionnellement visitée par les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle en empruntant la via Lemovicensis de Vézelay à Ostabat en passant par Saint-Léonard-de-Noblat »

Bien que très volumineux, le dossier est pauvre en relation avec le sujet et le texte intégral du justificatif ne justifie rien, pas même le vocable, partiellement faux.

Le premier et unique vocable de l'église fut « du Saint Sépulchre », en 1079. C'est en 1246 que le cardinal Eudes de Châteauroux a consacré le maître-autel « en l'honneur de la Sainte-Trinité, de la Croix très victorieuse, du Sépulchre de Notre-Seigneur et de saint Jacques apôtre », ceci à l'occasion de l'arrivée d'une relique du Précieux Sang. Il est en revanche exact de dire que l'église « devint paroissiale après la Révolution sous le vocable Saint-Etienne ». Quant aux visites des pèlerins de Compostelle, on cherche encore une trace !

Malgré son architecture intéressante en forme de rotonde du Saint-Sépulchre, ce sanctuaire local n'a jamais fait courir les foules, si ce n'est du voisinage immédiat. On peut y voir aujourd'hui un buste de saint Jacques des XVIe ou XVIIe siècle, une bannière de procession du XIXe siècle et une statue de saint Jacques...

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

La basilique Saint-Etienne, ancienne collégiale Saint-Jacques, a été construite du XIe au XIIIe siècle. Fondé par le Seigneur Eudes de Déols revenant d'un voyage en Terre Sainte, le monument imite le Saint-Sépulchre de Jérusalem. La rotonde de 22 mètres de diamètre et haute de 16 mètres, est composée de trois niveaux avec déambulatoire. Elle est supportée par 11 colonnes, représentant les onze apôtres – après la trahison de Judas. Chaque colonne est ornée de chapiteaux sculptés figurant le combat entre les forces du Bien et les forces du Mal.

Neuvy était à l'origine un lieu de pèlerinage local, commémorant le voyage de chevaliers berrichons à Jérusalem. Mais, progressivement, en raison du danger de la route qui menait en Palestine, puis la perte des lieux saints, les pèlerins accordèrent une grande importance à ces représentations d'un sanctuaire devenu inaccessible

Bourges (Centre-Cher)

Cathédrale Saint-Etienne

Présentation de l'inscription

Le dossier ne présente que des photos de la chapelle Jacques Cœur et de la chapelle Tuillier, deux dévotions familiales au saint patron, fort intéressantes, mais sans rapport avec Compostelle.

La cathédrale possède de nombreuses représentations de saint Jacques, malheureusement réservées aux seuls initiés car personne ne les met à la disposition du public. Il s'agit pour l'essentiel de sept vitraux.

Dans la crypte se trouve la Mise au Tombeau commanditée par le chanoine Jacques Dubreuil au XVI^e siècle où un magnifique saint Jacques pèlerin figure parmi les assistants.

Une petite relique de saint Jacques est toujours conservée à l'église Saint-Bonnet. L'ancienne auberge Saint-Jacques est toujours visible, rue d'Auron, l'une et l'autre étant l'occasion d'évoquer la confrérie Saint-Jacques des pâtisseries, au XVI^e siècle. Dans sa Sainte-Chapelle, disparue, le duc de Berry a conservé une relique du chef de saint Jacques, ce qui permet d'évoquer sa présence à la translation des reliques de saint Jacques à Saint-Sernin de Toulouse, en 1385. Bourges a également eu son hôpital Saint-Jacques.

Nouvelle description

La cathédrale de Bourges occupe l'emplacement le plus élevé de la ville médiévale, de part et d'autre du rempart gallo-romain. Elle a été reconstruite à partir de 1195 sur les vestiges d'un édifice roman.

Le chantier a commencé à l'est par l'édification de l'église basse, destinée à rattraper la déclivité du terrain. Le chœur était sans doute achevé vers 1215. Le gros œuvre de la nef était en place en 1230 et la façade réalisée pour la consécration de l'édifice en 1324. Par la suite, l'aspect extérieur de l'édifice évolua peu.

La cathédrale de Bourges se distingue par l'absence de transept, qui accentue l'aspect élancé et ample de la nef. Les vitraux du déambulatoire, qui datent du XIII^e siècle, n'ont d'équivalent, pour le nombre et l'état de conservation, qu'à la cathédrale de Chartres.

Une confrérie de Saint-Jacques est attestée à Bourges au XVI^e siècle. Elle regroupe les pâtisseries de la ville et vénère une relique, qui se trouve aujourd'hui à l'église Saint-Bonnet. Cette relique a été remise à l'honneur par l'archevêque Jean-Joseph Marchal en 1885, à la suite de la reconnaissance de la présence du corps de saint Jacques à Compostelle par le pape Léon XIII.

L'Epine (Champagne-Ardenne-Marne)

Basilique Notre-Dame

Présentation de l'inscription

« Dès le début du XIIIe siècle il existait près de Châlons-en-Champagne au lieu-dit « l'Epine » une chapelle où s'était développé un pèlerinage à la Vierge Marie. Au XVe siècle les donations deviennent importantes et un nouvel édifice est mis en construction vers 1405. Les travaux s'échelonnent jusqu'au milieu du XVIe siècle en fonction de la générosité des pèlerins »...

« La basilique Notre-Dame de l'Epine prend place parmi les églises de pèlerinages consacrées à la Vierge ».

Ce dossier est unique en ce sens qu'il ne prend même pas la peine de mentionner Compostelle ! Le lieu est défini, avec beaucoup de sagesse, comme un pèlerinage local, ce qu'il est effectivement, à moins qu'il ne soit sous-entendu que toutes les églises de pèlerinage consacrées à la Vierge ne se trouvent sur les chemins de Saint-Jacques...

De fait, Notre-Dame de l'Epine est un sanctuaire de pèlerinage local qui s'est beaucoup développé au début du XVe siècle à la suite d'un miracle qui s'apparente au miracle du Buisson Ardent : la nuit de l'Annonciation de 1400, des bergers ont été attirés par une lumière étincelante au milieu d'un buisson d'épines enflammé. En s'approchant, ils y ont découvert une statue de la Vierge Marie portant l'Enfant Jésus dans ses bras. En 1406 a commencé la construction de l'église actuelle (laquelle fut amputée d'une de ses tours en 1798 pour mettre un télégraphe à sa place).

Le seul lien avec saint Jacques est une statue de l'apôtre, du XVIe siècle, ce qui permet alors d'évoquer les liens de saint Jacques et de la Vierge, liens qui se nouent avec le *Protévangile* de Jacques, le seul texte racontant l'enfance de Marie.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien

Dès le début du XIIIe siècle, il existait à L'Epine une chapelle où s'était développé un pèlerinage à la Vierge Marie. Au XVe siècle, les donations deviennent importantes et un nouvel édifice est mis en construction vers 1405.

L'histoire de la construction de l'édifice est plutôt compliquée. Il est cependant important de constater une assez grande unité dans l'architecture, due à la volonté d'appliquer à l'église, malgré ses dimensions modestes, un plan inspiré de celui des grands édifices du XIIIe siècle, et au souci des différents architectes de conserver le style décoratif de parties antérieures.

Châlons-en-Champagne (Champagne-Ardenne-Marne)

Eglise Notre-Dame-en-Vaux

Présentation de l'inscription

« Une verrière (baie 27) consacrée à saint Jacques est offerte en 1525 par Jehan Lallement et sa femme Anne Chenu : au registre bas, saint Jacques en majesté adoré par les deux donateurs présentés par leur saint patron ; au registre supérieure saint Jacques à cheval apparaissant au milieu de la bataille de Clavijo. En 1678 deux vitraux provenant de la chapelle de la maladrerie Saint-Jacques (dont l'existence est attestée dès de XIII^e siècle) sont achetés par les marguilliers et placés dans deux baies du bas-côté sud (24 et 26). Ces verrières offertes par la confrérie des pèlerins de saint Jacques sont datées des années 1525-1530 et attribuées à Mathieu Bléville. Dans les lancettes figurent des scènes de la vie de saint Jacques (de la vocation au martyr et au transport du corps en Espagne) ; dans le réseau la légende des pèlerins de Toulouse et du pendu dépendu ».

La seule raison invoquée pour demander l'inscription est la présence, dans cette église de trois vitraux du XVI^e siècle, très intéressants en ce qu'ils racontent la Vie de saint Jacques incluant la dévotion espagnole.

Ces trois vitraux témoignent de la diffusion de la connaissance de la légende galicienne par l'intermédiaire de la *Légende Dorée*, mais aussi, ce qui est unique, par le *Pseudo-Turpin*.

Nouvelle description

La première mention certaine de l'église remonte à l'année 850. Sa situation à l'extérieur des murs de la ville, près de la rivière du Mau et de ses affluents, explique son vocable Sancta Maria de Vallibus, devenu Notre-Dame-en-Vaux.

En 1157, une partie du bâtiment s'écroule sans qu'aucune personne soit tuée. Cet événement considéré comme miraculeux est à l'origine d'un pèlerinage marial d'ampleur régionale.

Au XVI^e siècle, des vitraux donnés par de riches paroissiens viennent décorer les baies des bas-côtés de la nef. Une verrière consacrée à saint Jacques est offerte en 1525 par Jehan Lallement et sa femme Anne Chenu. Elle a été réalisée et signée par le maître-verrier Mathieu Bléville.

Paris (Ile-de-France)

1998. Eglise Saint-Jacques-de-la-Boucherie

2018. Tour Saint-Jacques (vestige de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie)

Présentation de l'inscription

En fait d'église, il ne subsiste que le clocher, construit au XVI^e siècle, puisque le reste a été détruit au XIX^e siècle pour laisser place à la rue de Rivoli. Ce clocher est connu aujourd'hui sous le nom de « tour Saint-Jacques ». Le dossier est vide, à l'exception d'une lettre du directeur Régional des Affaires culturelles d'Ile-de-France. Sollicité de donner son « avis sur la protection éventuelle sur la liste du Patrimoine mondial, des éléments architecturaux subsistants des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle dans Paris, il répond en résumant un « récent article d'Humbert Jacomet, conservateur du Patrimoine » vantant les relations Paris-Compostelle et conclut :

« Ainsi la quasi totalité de ces édifices a disparu, à l'exception peut-être de la tour Saint-Jacques, très fortement restaurée au cours du 19^e siècle et qui de plus ne présente pas de décor porté en relation avec le culte jacquaire... Aussi me paraît-il difficile de soutenir la présentation d'un tel dossier ne semblant pas correspondre aux critères d'authenticité et d'intégrité souhaités par le Comité du Patrimoine mondial et qui de plus tendrait à proposer la protection d'un tracé qui n'est plus que virtuel ».

Cet avis défavorable n'a pas empêché le classement de la tour mentionnée, sans aucun doute sur la foi de cette plaque posée en 1965 :

DE CET ENDROIT OU S'ÉLEVAIT L'ÉGLISE SAINT-JACQUES-DE-LA-BOUCHERIE, PARTIRENT DEPUIS LE X^e SIÈCLE DES MILLIONS DE PÈLERINS DE TOUTES NATIONALITÉS VERS LE TOMBEAU DE L'APÔTRE JACQUES À COMPOSTELLE. POUR COMMÉMORER LEUR SOUVENIR MONSIEUR ALBERT CHAVANAC, PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS, A INAUGURÉ LE 13 JUIN 1965 CETTE PLAQUE OFFERTE À L'INITIATIVE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE PAR L'ESPAGNE À LA VILLE DE PARIS.

Le seul lien qui puisse attacher cette église disparue à Compostelle est le *Pseudo-Turpin* qui affirme qu'elle a été l'une des églises fondées par Charlemagne à son retour de Compostelle, « entre la Seine et le mont des Martyrs » (Montmartre). Elle n'est dite « de la Boucherie » qu'au XIII^e siècle, parce que financée par les puissants bouchers de Paris. Mais cette église fut bien davantage une authentique église de

pèlerinage à saint Jacques, ainsi qu'en atteste la mention suivante dans les comptes de 1411 :

« Le 25^e jour de juillet qui fut le jour de la fête de monseigneur saint Jacques, vint le roi notre Seigneur en pèlerinage en ladite église ».

Le roi est Charles VI, le malheureux roi fou qui, à cette date, relève de l'une de ses longues crises qualifiées pudiquement « absences ». Un roi ne vient en pèlerinage que dans un lieu anciennement et unanimement reconnu comme un sanctuaire réputé.

Nouvelle description

Au début du XVI^e siècle s'élevait sur la rive droite de Paris l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, au cœur dense et commerçant de la ville médiévale. Le vocable de Saint-Jacques-le-Majeur est attesté au début du XIII^e siècle mais devient Saint-Jacques-de-la-Boucherie à partir de 1259.

La confrérie des Bouchers apparaît en 1182. Étant abritée par la paroisse Saint-Jacques, elle était particulièrement impliquée dans son action caritative et dans l'entretien de l'église. On y vénérât le chef de saint Denis et plusieurs reliques de saint Jacques.

À l'initiative de la confrérie des Bouchers et des paroissiens, fut engagée et financée la construction d'un imposant clocher, de 1509 à 1523. Haut de 53 m à sa terrasse, il dominait largement la rive droite, répondant aux vénérables tours de Notre-Dame. La grande statue de saint Jacques le Majeur était visible de fort loin au droit de la Via Turonensis traversant Paris.

Après la nationalisation des biens du clergé, l'administration révolutionnaire prit la décision de vendre l'église à usage de carrière de pierre, sous réserve que son clocher soit épargné par les démolisseurs. La Ville de Paris confia en 1853 la réhabilitation du clocher à l'architecte Théodore Ballu, qui mena l'ensemble des travaux de 1854 à 1858. Le clocher vétuste de l'église démolie devint la Tour Saint-Jacques, insolite ornement du square Saint-Jacques, premier jardin public parisien.

Saint-Guilhem-le-Désert (Languedoc-Roussillon-Hérault)

Ancienne abbaye de Gellone

Présentation de l'inscription

« La légende transmise fait de Guillaume un saint défenseur de la chrétienté contre les sarrasins, et son corps est très tôt vénéré ainsi que les reliques de la Vraie-Croix, point de départ du grand rayonnement de l'abbaye, foyer de pèlerinage sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle... Au Xe siècle la vénération du corps de saint Guillaume dans la confession aménagée sous le sanctuaire marque le point de départ du rayonnement du monastère comme foyer de pèlerinage, lieu de recueillement sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle... la porte d'entrée du village, qui enjambait le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle... lieu de rassemblement des pèlerins »

« Etape majeure sur la route de Compostelle d'Arles à Toulouse, l'abbaye de Gellone fait partie de la sélection nationale des sites clés du pèlerinage médiéval (et étape pour les Croisés vers la Terre sainte) : vénération des reliques de la Vraie Croix et du corps de saint Guilhem ; haut lieu de l'histoire et de l'art religieux, œuvre majeure de l'architecture du premier art roman médiéval ».

Le dossier lie le rayonnement du sanctuaire au chemin de Saint-Jacques. Il est vrai que le sanctuaire est cité dans le *Guide du pèlerin* en tant que sanctuaire local.

Il n'en faut pas plus pour faire de ce lieu une « étape majeure », sans aucune autre preuve.

Si nombre de voyageurs mentionnent leur passage dans l'Hérault, aucun récit ne les montre se dérouter pour aller à Saint-Guilhem. Néanmoins, l'abbaye fut, au moins une fois, le point de passage d'un pèlerin en route vers Compostelle, et non des moindres, Pons de l'Héras (ou Leras), le futur fondateur de l'abbaye de Sylvanès, dans les années 1117-1120, seigneur du lieu nommé aujourd'hui Saint-Félix-de-l'Héras. Ce choix de Saint-Guilhem souligne l'importance de ce sanctuaire car ils prennent une direction opposée à celle de Compostelle. L'archevêque Diego Gelmirez les approuva de vouloir fonder une communauté dans un lieu désert. Ce fut la fondation de Sylvanès... qui, de ce fait, aurait bien mérité la même distinction que Saint-Guilhem...

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Depuis le XIIe siècle, l'ancienne abbaye de Gellone est plus connue sous le nom occitan de son fondateur. Guilhem, comte de Toulouse et duc d'Aquitaine, cousin germain de Charlemagne, fonda au début du IXe siècle ce monastère bénédictin, dans le val de Gellone, sur la rive droite du fleuve Hérault, où il se retira en 806 et mourut six ans plus tard.

Inhumé dans la partie occidentale de l'église, près de la cellule où il vécut, le corps de saint Guilhem vénéré par les moines devint au Xe siècle l'objet d'un culte. Le transfert de sa tombe, sous le chœur majeur de l'abbatiale carolingienne, vers l'an mil, devait répondre à la volonté d'accueillir des pèlerins, venant d'autant plus en nombre que la relique de la Vraie Croix, qui aurait été donnée à Guilhem pour le nouveau monastère par Charlemagne, lui était associée. En 1138, on procéda à une nouvelle élévation du corps de Guilhem dans le chœur principal de l'abbatiale.

De nos jours, les reliques de Guilhem et de la Croix sont conservées dans des reliquaires orfèvrés, réalisés au XIXe siècle, placés dans des niches ménagées dans les piliers orientaux de la nef de l'église.

Aniane/Saint-Jean-de-Fos (Languedoc-Roussillon-Hérault)

Pont du Diable

Présentation de l'inscription

Le dossier n'ajoute rien à celui de Saint-Guilhem, se contentant d'ajouter que :

« ... le pont du diable est un passage obligé des pèlerins dans leur détour sur Gellone ».

Il est inutile ici de revenir sur l'utilité de classer des ponts. Même pour Pons de L'Héras, on ne sait pas s'il est reparti par Lodève (ce qui est peu probable) ou par la vallée, auquel cas il aurait pu passer sur ce pont

Nouvelle description

« Ceux qui vont à Saint-Jacques par la route de Toulouse doivent rendre visite au corps du bienheureux confesseur Guillaume » C'est en ces termes que le livre V du Codex Calixtinus, texte latin du XIIe siècle, évoque la dévotion à Guillaume d'Orange, dont les restes sont conservés dans l'église du Sauveur au monastère de Gellone, située dans l'actuelle commune de Saint-Guilhem-le-Désert.

Pour s'y rendre, le pèlerin venant d'Arles ou de Saint-Gilles doit traverser l'Hérault. Le passage de cet obstacle lui a été facilité dès le XI^e siècle par la mise en place d'un pont qui enjambe le fleuve au point où il est le plus resserré, là où les gorges se terminent, au lieu-dit le « Gouffre noir », près du village de Saint-Jean-de-Fos. L'ouvrage n'a pas été construit pour les seuls pèlerins : il permettait la communication des biens et des personnes entre deux territoires, le diocèse de Maguelone et celui de Lodève, et favorisait, de fait, leur développement.

Comme pour bien d'autres ponts, celui-ci est dit « du Diable ». Selon la légende, Satan détruisait pendant la nuit le travail effectué la veille. Saint Guilhem fut dès lors sollicité pour faire cesser le sabotage. Ainsi, un soir rencontra-t-il le Diable qui lui proposa de construire en trois jours l'ouvrage le plus solide à condition, toutefois, de recueillir l'âme du premier passant. Les travaux terminés, Guilhem fit traverser un chien. De dépit, Satan se jeta dans le fleuve, creusant dans sa chute le « Gouffre noir ». Il serait d'usage, pour les hommes et les femmes, pèlerins ou non, de lancer une pierre lors de leur passage sur le pont pour y laisser le Diable au fond.

Saint-Gilles-du-Gard (Languedoc-Roussillon-Gard)

Ancienne abbatale

Présentation de l'inscription

« En 1154, le pape ayant accordé une indulgence aux pèlerins visitant le saint tombeau, le pèlerinage connaît une popularité extraordinaire, devenant une étape privilégiée des pèlerins de Compostelle... Tout au long du XIIe siècle, Saint-Gilles est une étape sur le chemin de Compostelle et aussi un but de pèlerinage surtout le 1er septembre jour de la fête du saint dont le Guide du pèlerin décrit longuement la châsse d'or ».

Comme beaucoup d'autres dossiers, celui-ci raconte l'histoire du lieu, à laquelle est rajoutée, sans doute de la même main que l'on retrouve souvent, une phrase, toujours répétée, reliant le tout à Compostelle, sans preuve comme à l'habitude.

Saint-Gilles est avant tout un lieu de pèlerinage très important. Nombre de croisés s'embarquant pour la Terre Sainte y sont venus. On peut souligner que, parmi 170 pèlerins, les spécialistes de saint Gilles n'en ont relevé que deux qui aient été en route vers Compostelle. On peut ajouter qu'il fit partie des 24 sanctuaires définis par le concile de Béziers de 1246 comme pèlerinage pénitentiel mineur pour les hérétiques jugés par les tribunaux d'Inquisition.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

La forte attractivité du culte de saint Gilles, connu jusqu'en Russie comme l'atteste une inscription récemment découverte par les archéologues, explique l'ampleur et l'extraordinaire architecture de l'ancienne église abbatale, que l'inachèvement d'un projet trop ambitieux et les vicissitudes des guerres de Religion et de la Révolution française ont réduite à un état fragmentaire, témoin malgré tout de sa splendeur passée.

La grande église de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle, longue de près de 100 mètres, se distinguait par trois éléments : la crypte sous sa nef à trois vaisseaux, église inférieure longue de six travées autour du tombeau du saint conservé in situ depuis le haut Moyen Age ; l'architecture complexe de son chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes, le plus vaste de ce type bâti en style roman ; l'ampleur et la qualité du décor sculpté qui ornait jadis non seulement la façade occidentale, mais aussi le chœur, les portails du transept et le cloître.

De nos jours c'est avant tout la façade qui témoigne de la gloire passée du monastère. L'influence antique y est omniprésente, dans les colonnades qui séparent les trois portails, dans le drapé de l'habit des apôtres, dans l'élégance et le graphisme des feuilles, fleurons et rinceaux d'acanthé, et dans les scènes de la frise de la Passion qui rappellent l'art des sarcophages paléochrétiens, si nombreux dans la région autour des anciennes cités romaines d'Arles et de Nîmes

Saint-Léonard-de-Noblat (Limousin-Haute-Vienne)

Eglise Saint-Léonard

Présentation de l'inscription

« *Important pèlerinage au tombeau de saint Léonard... L'itinéraire Bourges-Bordeaux via Limoges franchissait la Vienne au faubourg de Noblat, au sud de la ville. Pont de la fin du XIIIe siècle conservé. A partir de ce point on pouvait gagner Périgueux (via Limoges) ou Rocamadour (via Uzerche et Brive) ».*

Le dossier rappelle que le sanctuaire est mentionné dans le *Guide du pèlerin*, sans plus, comme un grand sanctuaire de pèlerinage local, ce qui est exact. Là aussi on s'évertue à tracer un chemin.

Nouvelle description

Essentiellement local avant l'an mil, le culte de saint Léonard se développe à partir des premières décennies du XIe siècle à la suite de la rédaction de deux récits hagiographiques qui font de Léonard, filleul de Clovis et disciple de saint Remi, le saint de la délivrance des prisonniers.

Peu de temps après, dans les années 1030, débute la construction d'une première grande église à Noblat, dont la collégiale actuelle conserve une partie des murs de la nef et du transept. L'ampleur de l'édifice, dont la nef à elle seule mesure près de 33 mètres sur 11, témoigne de l'ambition du chantier mené par le chapitre de Noblat et l'évêque de Limoges.

La période de la fin du XIe et du début du XIIe siècle est marquée par de nouvelles campagnes de travaux à la collégiale, qui ont pour but de lui donner l'image d'un grand centre de pèlerinage. Le principal embellissement est le remplacement du chevet du début du XIe siècle par un grand chevet à déambulatoire et sept chapelles rayonnantes. La parenté de ce chevet avec ceux des grandes églises de pèlerinage que sont Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Foy de Conques, Saint-Martin de Tours ou Saint-Martial de Limoges, est manifeste et souhaitée par les chanoines, alors que Saint-Léonard est désignée à la même époque comme une étape sur le chemin de Vézelay dans le Livre V du Codex Calixtinus

Audressein (Midi-Pyrénées-Ariège)

Eglise de Tramesaygues

Présentation de l'inscription

« but d'un pèlerinage très fréquenté en l'honneur de la Vierge... Des peintures décorent l'intrados des trois arceaux où l'on voit quatre anges jouant de la guiterne, du violon et de la harpe, saint Jean-Baptiste et saint Jacques. »

Une seule représentation imagée de saint Jacques est prétexte à cette demande d'inscription.

Difficile de ne pas soupçonner que ce choix a été dicté par le fait que cette église appartient aux Templiers de 1165 à 1312. Or, c'est un fait bien établi par tous les historiens sérieux : jamais les Templiers ne se sont préoccupés d'accueillir les pèlerins de Saint-Jacques. Là n'était pas leur vocation.

Cette église de Tramesaygues est déjà mentionnée comme lieu de pèlerinage local à Notre-Dame en 1139. Elle est intéressante en ce sens qu'on y voit, sous la partie centrale du porche, vers l'extérieur, une peinture de saint Jacques pèlerin au-dessus d'un enfant malade guéri par la Vierge, **partie d'un ensemble de scènes représentant des miracles de la Vierge**. La Vierge et saint Jacques sont souvent associés, par le biais du *Protévangile* de Jacques. Signalons que Tramesaygues est proche de Castillon-en-Couserans, non classé, où est conservée une belle fresque du pendu-dépendu.

Nouvelle description

L'église Notre-Dame-de-Tramesaygues est située au confluent de deux rivières, conférant ainsi au site son nom patois de tramesaygues (« entre deux eaux »). L'existence du sanctuaire est attestée dès le début du XII^e siècle. Une chapelle primitive semble avoir été fondée **en raison des nombreux miracles attribués à Notre-Dame** qui lui attirent la ferveur des pèlerins.

On connaît l'existence d'une vierge romane autour de laquelle se développe le culte, remplacée au XV^e siècle par une nouvelle statue polychrome à la suite de l'incendie survenu dans le sanctuaire primitif. Les bâtiments de l'actuelle église conservent le souvenir des nombreux agrandissements et modifications survenus au cours des siècles. Au XV^e siècle, on crée un portail nord avec un avant-porche qui sera par la suite orné de peintures murales datées du début du XVI^e siècle.

Notre-Dame-de-Tramesaygues est lieu de pèlerinage très ancien au sein duquel une confrérie, dite du Saint-Nom-de-Marie, fut fondée le 8 septembre 1315. Ce pèlerinage en l'honneur de la Vierge était une étape importante sur le chemin vers Saint-Jacques-de-Compostelle, en direction notamment du col de Portet d'Aspet : avant d'entamer la périlleuse et éreintante montée des cols, les voyageurs trouvaient à Audressein les soins, conseils et hébergements nécessaires à la poursuite de leur périple.

Saint-Lizier (Midi-Pyrénées-Ariège)

1998. Ancienne cathédrale Saint-Lizier et cloître,
Cathédrale Notre-Dame-de-la-Sède, palais épiscopal, rempart
2018. Notre-Dame de la Sède

Présentation de l'inscription

Il n'y a qu'un seul dossier pour l'ensemble.
« les marques jacquaires sont nombreuses dans la cité, ce qui atteste de sa qualité d'étape sur l'un des chemins de Saint-Jacques pour qui franchissait les Pyrénées au col d'Aula afin de rejoindre Saint-Bertrand-de-Comminges. Un registre de pèlerinage de la chapelle de Marsan, aujourd'hui lieu-dit de la ville et but d'un pèlerinage au Moyen Age, indique à la date du 16 mars 1773, le passage de Benoît-Joseph Labre, du diocèse de Boulogne-sur-Mer ; il y est mentionné que « ce pèlerin est en chemin vers Compostelle ».

La cathédrale Saint-Lizier, n'a aucun lien avec Compostelle. Elle fut un lieu de pèlerinage local et conserve encore un buste de saint Lizier. La cathédrale Notre-Dame de la Sède présente des liens (tardifs) avec Compostelle

Le dossier évoque la découverte de peintures murales, en 1992

« A Notre-Dame-de-la-Sède, près la dépose récente des somptueuses boiseries et des stalles du chœur, sont apparus de beaux chapiteaux historiés mais également, une immense fresque peinte de la fin du XVe ou début XVIe représentant, selon toute vraisemblance, les épisodes de la vie de saint Jacques... »

Les travaux, réalisés en 2004-2005, ont mis à jour, entre autres, une vaste évocation de l'histoire de saint Jacques, datée de l'épiscopat de l'évêque Jean d'Aule (1475-1515). Elle évoque, la conversion de saint Jacques, l'histoire de Philétus et d'Hermogène, le martyr de saint Jacques, son transport en bateau et la rencontre des disciples avec la reine Louve. Voici donc un lien solide avec la légende de Compostelle.

Le palais des évêques et les remparts n'ont pas fait l'objet de commentaires. Y a-t-il une relation de cause à effet entre les peintures de Notre-Dame de la Sède et la fondation, un peu plus tard, le 26 juillet 1533, d'une confrérie Saint-Jacques ? Ses statuts précisent bien qu'elle n'est ouverte qu'aux pèlerins de Compostelle.

Les « marques jacquaires » de la ville sont, outre

la coquille de l'ancienne cathédrale, des bourdons et coquilles ornant quelques maisons, dont l'une datée de 1655. Dès lors, il est permis de penser que ces maisons ont appartenu à l'un de ces confrères. On trouve une telle obligation de timbrer les linteaux dans les statuts de la confrérie Saint-Jacques de Toulouse, en 1513.

Nouvelle description

Jusqu'à la Révolution, le groupe épiscopal de Saint-Lizier fut composé de l'église basse dédiée au pèlerinage tandis que Notre-Dame de la Sède était réservée aux Evêques.

L'église basse de Saint-Lizier est agrandie à partir du XI^e siècle et devient cathédrale. Dès sa fondation, elle se distingue de la cathédrale haute par sa fonction d'église de pèlerinage destinée à honorer les saints locaux. Un cloître roman daté du XII^e siècle est attenant à la cathédrale. Fait exceptionnel, on peut encore observer sur ses murs d'importants vestiges de peintures murales du XIV^e siècle. Dans une chapelle ouvrant sur le cloître est également conservé un Trésor composé de pièces exceptionnelles : châsses, crosses pastorales, orfèvrerie, buste reliquaire de saint Lizier en argent doré et ciselé.

Le Palais des Evêques et sa cathédrale Notre-Dame de la Sède ont été édifiés sur les structures des courtines et des tours antiques du rempart gallo-romain, l'un des mieux conservés des Pyrénées. Contiguë au palais, la cathédrale conserve de nombreuses traces des transformations qu'elle a connues au cours des siècles. Elle a reçu un important décor peint au XIV^e siècle puis à la Renaissance. L'étendue du décor, sa complexité iconographique en font l'un des ensembles les plus importants d'Ariège et d'Occitanie.

Conçu pour se déployer sur l'intégralité des murs et de la voûte, ces décors figurent des patriarches et des sibylles tenant des phylactères sur lesquels sont inscrites leurs prophéties. Le décor comporte également un important cycle dédié à saint Jacques le Majeur.

Conques (Midi-Pyrénées-Aveyron)

Abbatiale Sainte-Foy

Présentation de l'inscription

« *L'essor du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle permet à Conques de devenir une étape majeure sur la route du Puy en Velay... Conques devient ainsi grâce à sainte Foy le passage obligé des pèlerins en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ceux-ci amorçaient leur périple au départ du Puy-en-Velay, traversaient le terrible Aubrac, empruntaient la vallée du Lot et cheminaient lentement au gré de la via podiensis. Les pèlerins ainsi confortés par leur dévotion faite auprès de leur petite sainte reprenaient la route, prêts à surmonter les mille difficultés qui devaient jalonner leur trajet jusqu'en Galice soutenus par l'espoir d'expier leurs péchés. Ainsi s'établirent des liens très forts entre les deux pays... De par son architecture, Sainte-Foy de Conques appartient au type des grandes églises de pèlerinage comme Saint-Jacques-de-Compostelle, Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Martial de Limoges et Saint-Martin de Tours... Certains éléments sculptés de ce portail laissent entrevoir des liens possibles avec le chantier de St Jacques de Compostelle réalisé 20 ans plus tôt ». « Conques est un haut lieu touristique. Le village dont on conserve l'aspect médiéval avec grand soin sert d'écrin à l'abbatiale Sainte-Foy. L'ensemble constitue un site majeur en France où le souffle spirituel vient donner une toute autre dimension à qui fréquente ce lieu dans un simple mouvement de curiosité touristique ».*

Le dossier d'inscription répète, une fois de plus, que ce Bien ne doit sa vie qu'à Compostelle. On y retrouve le même discours des pieux pèlerins partis pour souffrir afin d'expier leurs péchés. La notion d'église de pèlerinage en lien avec Compostelle est bien loin de faire aujourd'hui l'unanimité. Tout au plus peut-on dire que Compostelle s'inspire des grands chantiers du sud de la France, indépendamment de l'idée de pèlerinage :

Le justificatif n'a strictement rien à voir avec Compostelle, et décrit justement l'atmosphère régnant dans ce lieu.

Nouvelle description

Le monastère de Conques naquit au cours du premier tiers du IXe siècle. Il fut très rapidement protégé par les souverains carolingiens Louis Le Pieux et Pépin d'Aquitaine. Vers 866, à la suite d'une « translation furtive » des reliques de sainte Foy – jeune martyre chrétienne agenaise suppliciée au début du IVe siècle – les pèlerins affluèrent en Rouergue, en quête de miracles opérés par la sainte. Cette dernière guérissait notamment les aveugles et délivrait les prisonniers injustement condamnés.

En tant que centre de pèlerinage d'importance, le sanctuaire de Conques est cité dans le *Liber Sancti Jacobi*, manuscrit du XIIe siècle dédié à la gloire de l'apôtre de Galice :

« *Le très précieux corps de la bienheureuse Foy, vierge et martyre, fut enseveli avec honneur par les chrétiens dans une vallée appelée vulgairement Conques ; on bâtit au-dessus une belle basilique... beaucoup de grâces sont accordées aux gens bien portants et aux malades ; devant les portes de la basilique coule une source excellente dont les vertus sont plus admirables encore qu'on ne peut le dire. Sa fête se célèbre le 6 octobre. »*

De cette riche histoire, Conques a conservé un patrimoine exceptionnel, miraculeusement préservé, qui force l'admiration : abbatiale et cloître roman, trésor d'orfèvrerie religieuse – l'un des plus importants d'Europe –, village médiéval blotti derrière son ancienne ceinture de murailles, pont enjambant le Dourdou..., le tout niché dans un écrin naturel qui, de tout temps, a séduit et impressionné les visiteurs.

Conques (Midi-Pyrénées-Aveyron)

Pont sur le Dourdou

Présentation de l'inscription

« Considéré par les habitants comme un pont romain et donné par d'autres sources comme datant du XIV^e siècle, sa structure l'apparente plus vraisemblablement aux ouvrages des XVI^e ou XVII^e siècles. Mais étant donné l'afflux des pèlerins, du XI^e au XIII^e siècle, il est probable qu'il a dû être précédé par des ouvrages plus anciens »

« Les randonneurs qui empruntent ce pont pour poursuivre leur chemin le long du GR62 et 65 prennent la route des pèlerins de Saint-Jacques. Il s'intègre magnifiquement dans le site de Conques auquel il est lié ».

Comme pour beaucoup d'autres monuments, l'inscription de ce pont repose sur l'hypothèse qu'il y a eu un « flux de pèlerins ». Il fallait donc construire des ponts pour eux.

Et si avant ce pont il n'y avait rien eu, pour cause de non-afflux de pèlerins ? Le justificatif ne manque pas de piquant : on s'appuie sur le GR 65 pour se prétendre authentique ! Rappelons que jusqu'au XIX^e siècle, il n'y avait que de très mauvais chemins pour arriver à Conques.

Nouvelle description

Au bas de la côte du Barry (mot occitan désignant le faubourg), un vieux pont enjambe le Dourdou. Certains l'appellent le « Pont romain », mais c'est une mauvaise traduction de l'occitan pont romiu (pont des pèlerins).

Cet ouvrage d'un peu plus de 40 m de long présente cinq arches en plein cintre inégales par leur diamètre et leur hauteur. La quatrième, en partant de la rive gauche, est la plus grande et un léger dos d'âne marque son extradados. Les piles, les voûtes et les tympans du côté amont sont bâtis en pierres de taille, de grès, bien appareillées. Côté aval, on a utilisé, par économie, au-dessus des arches, le schiste local irrégulier. Les avant-becs sont en amande. Ils ne remontent pas jusqu'en haut du parapet. Il n'y a pas d'arrière-bec.

La datation du pont varie, selon les écrits, entre le XIV^e et le XVII^e siècle.

Espalion (Midi-Pyrénées-Aveyron)

Pont-Vieux

Présentation de l'inscription

Dans le dossier, rien ne parle de Compostelle et le justificatif est d'un laconisme édifiant. Ce pont est « le plus beau de la région ».

On ne peut être plus clair quand on n'a rien à dire ! Mais une fois encore cette proposition repose sur l'idée, jamais démontrée, mais profondément ancrée dans les esprits que ce pont a vibré sous le martèlement de millions de pas de pèlerins, qui tous bien sûr, allaient à Compostelle. On reste pantois en pensant que les experts de l'ICOMOS qui tous n'étaient sans doute pas français ou espagnols ne se soient pas posé de questions devant une pareille justification.

Nouvelle description

Les pèlerins et voyageurs descendant des Monts d'Aubrac, en cheminant sur la voie romaine de Lyon à Toulouse, devaient traverser le Lot pour ensuite bifurquer vers Conques. Ce franchissement de rivière fut sans doute une difficulté durant l'antiquité, car il n'a pas été trouvé sur la voie de trace d'un pont à proximité de Saint-Côme-d'Olt, ce qui laisse penser que la traversée se faisait à gué.

Ainsi dès le haut Moyen Âge, à quelques kilomètres en aval, la rivière présentant un fond rocheux, condition favorable à une implantation pérenne pour un pont, un ouvrage de franchissement fut lancé sur le Lot, avec le développement d'une bourgade attenante : Espalion.

La première mention du pont apparaît en 1060, dans le cartulaire de Conques. On ne connaît pas l'aspect du pont à cette époque, toutefois, les textes nous apprennent qu'il existait, comme sur beaucoup de ponts médiévaux, une vingtaine de boutiques érigées sur la traversée du pont, qui présentait un trafic important. Cette importance économique et stratégique nécessita la fortification du pont vers 1367 pour faire face aux compagnies anglaises, qui avait déjà pillé la ville en 1346, avec notamment la construction de deux tours aux extrémités du pont, et une tour de guet au milieu de ce dernier.

L'ouvrage actuel, réalisé en grès rose, présente quatre arches disposées de façon dissymétriques, dont trois en plein cintre, avec des archivoltés à triple rouleau. La quatrième, en arc brisé, correspond à une reconstruction au XVIII^e siècle.

Estaing (Midi-Pyrénées-Aveyron)

Pont sur le Lot

Présentation de l'inscription

« L'ouvrage placé sous la protection d'un oratoire dédié à Notre-Dame des Sept-Douleurs permettait ainsi le passage des pèlerins venus vénérer les reliques de saint Fleuret... Il reste aujourd'hui le témoin précieux de la quête spirituelle des pèlerins de Saint-Jacques venant se recueillir auprès des reliques de saint Fleuret...

Estaing est un sanctuaire de pèlerinage local. La phrase laisse penser que tous les pèlerins de Saint-Jacques venaient prier saint Fleuret. Encore eut-il fallu qu'il y eût de tels pèlerins ! Mais le dossier présente tout le village, église et croix de cimetière :

« village médiéval, regroupant d'autres itinéraires de pèlerins venant du Nord, il a conservé le souvenir vivace des pèlerins de Compostelle qu'il célèbre chaque année à la fête de la Saint-Fleuret ».

A l'église Saint-Fleuret,

« s'affirme l'expression du gothique flamboyant et le renouveau du culte des reliques favorisés par le tracé du chemin de Saint-Jacques reliant Notre-Dame du Puy à Roncevaux. La statue de saint Jacques sur un retable et un pèlerin en prière sculptés sur une croix du XVe siècle placée sur le parvis de l'église ravivent le rattachement de l'édifice au chemin de Compostelle ».

Enfin, pour terminer ce long panégyrique et pour achever de convaincre si

« aucune mention n'est rattachée à la croix de cimetière implantée aujourd'hui sur le parvis de l'église d'Estaing... cette œuvre, parfois pleine d'audace, rend compte avec réalisme de la ferveur religieuse des fidèles en marche vers Compostelle... Le GR 65 emprunte le pont qui s'inscrit admirablement dans le site ».

Mais la très ancienne procession qui existe encore aujourd'hui n'est même pas mentionnée. Il serait bon de la resituer dans son histoire propre, sans vouloir à tout prix la rattacher à Compostelle.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Ce pont fut construit vers 1490-1511 avec le schiste local par les habitants d'Estaing. Il comporte quatre arches d'un gothique tardif, à double rouleau (deux rangs de claveaux superposés).

Une partie du pont aurait été gravement endommagée en 1511, et il fallut la rebâtir. Encourageant l'œuvre des paroissiens, François d'Estaing, évêque de Rodez (1504-1529), fit appel à la charité des fidèles de son diocèse et accorda des indulgences à ceux qui aideraient à la restauration.

Sur la pile centrale, se faisant face, se trouvent côté amont une croix de fer ajourée connue sous le nom de Croix d'Estaing, et côté aval une statue de François d'Estaing (1866). Ce dernier, par son œuvre de bâtisseur, créa un élan artistique marquant le passage du gothique flamboyant à la Renaissance.

Estaing possède les reliques d'un mystérieux voyageur, saint Fleuret, en occitan Floreg ou Florech, évêque auxiliaire d'Auvergne au VIe ou au VIIe siècle, mort en ce lieu. Son culte est resté local. Il est toujours prié par les éleveurs du nord de l'Aveyron et de l'Auvergne.

Saint-Chély-d'Aubrac (Midi-Pyrénées-Aveyron)

Pont dit « des pèlerins » sur la Boralde

Présentation de l'inscription

Le dossier nous apprend que « la pile protégée par un bec est surmontée d'une croix dont le socle est sculpté d'un pèlerin ». Il n'y a pas d'autre justificatif. Sans doute ce pèlerin muet pour l'éternité a-t-il fait comprendre aux experts qu'il se rendait bien à Compostelle.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien. Elle évoque des pèlerins à la destination indéterminée, donc sans doute allant à Compostelle dans l'esprit du rédacteur.

Au droit de Saint-Chély-d'Aubrac, bourgade possédant des fortifications au XIII^e siècle, le Pont des Pèlerins fut érigé pour franchir la Boralde, ruisseau parfois impétueux en période de fonte des neiges.

Les voyageurs et pèlerins pouvaient dès lors traverser à pied sec le cours d'eau, afin de rejoindre la voie romaine descendant vers la vallée du Lot, dont l'usage se maintient jusqu'au XVIII^e siècle.

Le Pont des Pèlerins ne présente pas d'éléments permettant de le dater avec précision. C'est un ouvrage modeste, tout d'abord par ses matériaux, car l'ensemble est réalisé en moellons de basalte pour les pierres de taille et de gneiss d'origine locale pour le restant de la maçonnerie. Ensuite par ses dimensions : 16 m de long pour 4,60 m.

Au droit d'un avant-bec en basalte, sur le parapet, est implanté un calvaire en basalte présentant des caractéristiques du XV^e siècle. Sur la croix, deux personnages, la Vierge et Saint-Jean, entourent le Christ. Sur le socle, un bas-relief représente un pèlerin avec son chapelet et son bourdon.

Saint-Bertrand-de-Comminges (Midi-Pyrénées-Haute-Garonne)

Ancienne cathédrale Notre-Dame

Présentation de l'inscription

« Dès la fin du XIIe siècle, le récit hagiographique du moine Vital, détaille les 31 miracles de Bertrand au cours de ses 40 années d'épiscopat et sa canonisation au XIIIe siècle ne fait que suivre la consécration populaire. Le 26e miracle prouve bien que les pèlerins en route pour Compostelle faisaient étape à Saint-Bertrand de Comminges : un pèlerin allemand frappé de folie, est conduit par ses compagnons de route sur le tombeau du saint et il est guéri. Six siècles plus tard, un autre pèlerin célèbre faisait étape à Saint Bertrand : saint Jean Benoît Labre. Il est honoré dans la cathédrale après avoir été condamné et emprisonné par les habitants de Saint Bertrand en 1773. On garde une monstrance en forme de main contenant les reliques de saint Benoît Labre »

Dans le dossier figure un historique retraçant la vie de saint Bertrand († 1123), illustre évêque issu de la famille des comtes de Toulouse, qui rendit à la ville la splendeur qu'elle avait perdue au cours de guerres. Sa réputation de sainteté fit que la ville prit son nom et qu'il fut canonisé par la ferveur populaire dès après sa mort, puis officiellement en 1222. Saint-Bertrand est donc un sanctuaire de pèlerinage local. Fait pratiquement unique dans cette série de dossiers, un élément bien documenté atteste la présence

de pèlerins en route pour Compostelle.

Ce lien avec Compostelle s'établit effectivement grâce à un miracle du *Livre des Miracles de saint Bertrand*, rédigé par Vital, moine de l'Escaladieu, vers 1170. Mais le récit du miracle a été transformé pour faire d'un événement ponctuel une habitude. Le texte dit que « ses compagnons **se détournèrent de leur chemin** et l'amènèrent au tombeau de saint Bertrand où il pleura, gémit et pria. Le Serviteur de Dieu entendit bientôt ses pleurs et lui rendit son bon sens, lui redonna la raison et dissipa sa folie. Et celui qui était furieux se laissa approcher, ne grinça plus des dents, ne déchira plus ses habits, ne parla plus en fou, fut réglé dans ses discours et dans son maintien. Enfin il revint bien à lui, recouvra entièrement sa santé et remercia le Seigneur qui est et sera béni éternellement ». Vital ajoute que ce prodige insigne, de la plus grande ancienneté, après avoir parcouru nos provinces et celles de Bourgogne et de Lorraine parvint jusques aux peuples Teutons.

Le passage de Benoît Labre (on montre encore la fenêtre de sa prison) est un lien avec Saint-Lizier.

Nouvelle description

Ne figure pas sur le site

Saint-Bertrand-de-Comminges (Midi-Pyrénées-Haute-Garonne)

Basilique paléochrétienne, chapelle Saint-Julien

Présentation de l'inscription

« La proximité d'un édifice ayant fait fonction d'hôpital pour les pèlerins peut laisser supposer un lien entre eux : cet hôpital du quartier du Plan est actif dès le XVI^e siècle et il est décrit dans la visite de 1627 comme une petite structure dotée d'une pièce servant de chapelle et abritant une statue de saint Jacques. Ces deux édifices sont en outre à l'entrée de l'ancien chemin d'accès à Saint Bertrand par la porte Cabirole : passage obligé des pèlerins dont saint Benoit Labre qui s'arrête à Saint-Bertrand sur la route de Compostelle. Emprisonné injustement, il édifie les populations commingeoises par sa piété et les soins qu'il porte aux malades de l'hôpital du Plan. La titulature de la chapelle de Saint Julien parait un argument sérieux pour son lien avec une fonction hospitalière car Saint Julien le pauvre ou l'hospitalier, qui se serait consacré à l'accueil des pèlerins, est fréquemment patron de chapelles d'hôpitaux de pèlerinage ».

Le dossier ne parle que d'un hôpital disparu, et d'une statue également disparue. Hormis saint Benoit Labre dont il a déjà été question, il n'est question que du pèlerinage au tombeau de saint Bertrand. Et il n'existe pas d'hôpitaux de pèlerinage, simplement des hôpitaux desservant des sanctuaires de pèlerinage, ici Saint-Bertrand.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Au pied de la colline, l'humble chapelle dédiée à saint Julien, entourée de son cimetière, jouxte les vestiges consolidés de la basilique paléochrétienne. Ainsi, le site perpétue une vocation sépulcrale ininterrompue depuis l'antiquité.

La basilique paléochrétienne, près la chapelle Saint-Julien, est à l'origine un édifice modeste inscrit dans un quartier peuplé et encore actif durant la première moitié du Ve siècle. Cette église urbaine confirme l'existence d'une petite communauté chrétienne, que la tradition fait apparaître à la fin du III^e siècle, vivant au cœur même de la ville. La fonction funéraire de ce lieu de culte n'est attestée qu'à partir du VI^e siècle. La construction de la chapelle Saint-Julien au XII^e siècle est contemporaine de celle de la cathédrale romane de Saint-Bertrand, comme en témoigne le mur de son abside composé d'un appareil en tout point similaire. Cependant, les sources ne mentionnent cette église dédiée à saint Julien qu'à partir du XIV^e siècle sans que l'on sache exactement de quel martyr il s'agit. Quant au vocable de saint Julien, il est souvent associé, en Comminges aussi, à l'hospitalité des pèlerins. Ainsi, c'est sans surprise qu'un hôpital accueillant des pèlerins fut accolé à l'église au début du XVII^e siècle.

Toulouse (Midi-Pyrénées-Haute-Garonne)

Basilique Saint-Sernin

Présentation de l'inscription

Il n'y a pas de justificatif et le dossier est bien léger. Il met en avant le pèlerinage à Compostelle comme raison de sa construction, stupidité déjà rencontrée dans d'autres lieux.

« ...mais l'affluence croissante des pèlerins en route pour Compostelle rendait impérative l'édification d'une nouvelle église ».

A propos de la porte Miégeville, il est mentionné que « les images en pied de saint Pierre et de saint Jacques occupent les écoinçons ». Sachant que cette basilique possédait un nombre important de reliques insignes, dont un corps de saint Jacques on s'étonne de voir passés sous silence les pèlerins venus à Toulouse vénérer ces reliques. Leur nombre ne justifiait-il pas à lui seul l'édification d'un sanctuaire ?

C'est aux pèlerins de Compostelle passant par Toulouse que l'on aurait pu laisser le soin de décrire ce qu'ils voient à Saint-Sernin. Ainsi, en 1494, Jérôme Münzer est très impressionné sa visite à Saint-Sernin :

« Entre autres, le corps de six apôtres repose dans la crypte sous le chœur : d'abord, dans une châsse superbe, le corps de saint Jacques le Majeur, et de même sa tête dans un reliquaire d'argent. [...] Et bien que ceux de Compostelle disent avoir saint Jacques chez eux, ils ne se basent que sur la crédulité pour affirmer cela. Les Toulousains en revanche ont l'histoire pour eux, selon le témoignage de laquelle Charlemagne, après avoir vaincu l'Espagne, en emporta saint Jacques et de nombreuses autres reliques qu'il distribua dans toute la Gaule... »
Plusieurs autres pèlerins en route vers Compostelle racontent la même chose, reprise d'ailleurs par les historiens de la ville.

En 1542, Andrew Borde, un médecin anglais, rapporte les paroles stupéfiantes d'un chanoine de Compostelle : « ... Ici, nous n'avons pas un cheveu ni un os de saint Jacques. Car saint Jacques le Majeur, et saint Jacques le Mineur, ..., et divers autres saints, Charlemagne les porta à Toulouse ». Toulouse aurait-elle cherché à concurrencer la cathédrale galicienne ? Ces rumeurs arrivent jusqu'aux oreilles d'André de Resende (1498-1573), un dominicain, chanoine d'Evora au Portugal, qui

s'en indigne :

« Que dirai-je de ce que le chef de l'apôtre Jacques, selon les Gaulois vantards, apporté de Galice par Charlemagne, soit montré à Toulouse, et que le vœu de faire pèlerinage à Compostelle ne soit accompli que s'il est terminé à Toulouse ? Nous n'ignorons pas que la nation gauloise est experte en semblables vertueux mensonges ».

Le 29 août 1721 les frères de la confrérie Saint-Jacques de Lisieux adressent une requête à l'évêque pour « qu'il soit permis de recevoir des frères qui ayant fait le pèlerinage de Toulouse au lieu de celui de Galice devenu impossible par les défenses de sortir du Royaume ».

Aux reliques de Saint-Sernin s'ajoutaient celles de la tête de saint Jacques, dans l'église Saint-Jacques située dans l'enceinte de la cathédrale, église, dite fondée par Charlemagne. Les textes du XVe siècle font plonger dans l'atmosphère des dévotions à saint Jacques dans Toulouse. On y voit entre autres comment cette tête a fait des miracles et comment elle a servi d'argument à tel évêque pour lutter contre tel autre, dans des ambiances allant de la liesse à l'affrontement armé.

Nouvelle description

L'église Saint-Sernin fut conçue pour être le reliquaire monumental de Saturnin, premier évêque de Toulouse, martyrisé en 250.

Dans les années 1070, la grande basilique vint remplacer une première église construite dans les années 400. Les chanoines firent le choix d'un édifice exceptionnel, par ses dimensions – 109 m de longueur –, par son chevet à déambulatoire et chapelles rayonnantes – le plus monumental que l'on puisse trouver – et, surtout, par le choix d'un vaisseau à cinq nefs qui plaçait d'emblée la nouvelle construction dans la suite du plus prestigieux des modèles : Saint-Pierre au Vatican à Rome.

L'édifice abritait un grand nombre de reliques. Celles-ci étaient si nombreuses que dans les années 1300, une « crypte inférieure » fut ménagée sous les travées de chœur. À la fin du Moyen Age, Saint-Sernin affirme détenir les corps de six apôtres, des reliques des six autres, et une multitude de « Corps Saints ».

Toulouse (Midi-Pyrénées-Haute-Garonne)

Hôtel-Dieu Saint-Jacques

Présentation de l'inscription

Pour ce bien non plus il n'y a pas de justificatif. Le dossier de présentation indique :

« L'hôpital occupe l'emplacement de deux établissements charitables : l'hôpital Sainte-Marie, connu dès le début du XIIe siècle, et l'hôpital Nouvel, fondé au XIIIe siècle, concédé aux confrères de Saint-Jacques pour qu'ils y accueillent les pauvres et les pèlerins. Les deux hôpitaux sont réunis sous le nom d'hôpital Saint-Jacques. Dès la fin du XIIe siècle, un pont les reliait à la rive droite, face à l'église de la Daurade. Appelé Hôtel-Dieu à partir de 1554, l'hôpital Saint-Jacques affirme sa vocation plus médicale que charitable et s'impose comme le plus imposant établissement hospitalier de Toulouse.

... la salle Saint-Jacques (ancienne salle des pas perdus), restaurée dans la première moitié du XIXe siècle, habillée de boiseries est ornée d'une statue du saint ».

Il s'agit d'un classique et bel hôtel-Dieu Saint-Jacques, installé à la tête d'un pont sur la Garonne, où saint Jacques est à la fois thaumaturge et protecteur des eaux, dans son rôle de « passeur » déjà souligné plusieurs fois. Cet hôpital a accueilli quelques pèlerins de Compostelle que l'on trouve dans les registres des XVIIe et XVIIIe siècles, époques auxquelles les pèlerins ont sans doute été plus nombreux qu'au Moyen Age.

Nouvelle description

L'Hôtel-Dieu, dont on peut admirer aujourd'hui la façade symétrique et majestueuse qui se dresse sur la rive gauche de la Garonne, est le résultat de plusieurs siècles de constructions successives, faites de remaniements, d'ajouts et de surélévations, tantôt pour agrandir les bâtiments existants, tantôt pour réparer les détériorations provoquées par les incendies ou les inondations.

Né de la réunion de l'hôpital Sainte-Marie de la Daurade (1130) et de l'hôpital Novel, il avait pour mission d'accueillir les pèlerins de Saint-Jacques (1227), qui après avoir accompli leurs dévotions en faisant le tour des Corps Saints à Saint-Sernin, reprenaient le chemin de Galice en traversant la Garonne et se dirigeaient vers l'Isle-Jourdain. Ainsi lui donna-t-on par la suite le nom d'*hôpital Saint-Jacques du bout-du-pont* (1313), puis d'*Hôtel-Dieu Saint-Jacques* (1554). Cette fondation hospitalière devint à partir du XVIe siècle le plus important hôpital toulousain, jusqu'à l'ouverture de l'hôpital de Purpan en 1946. Avec l'hôpital de La Grave, l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques reste le lieu privilégié de mémoire des anciens hospices civils toulousains et représente, sur la *Via Tolosana*, le patrimoine hospitalier le plus prestigieux de Toulouse.

Valcabrère (Midi-Pyrénées-Haute-Garonne)

Eglise Saint-Just

Présentation de l'inscription

Le choix de cette église n'est étayé par aucun document ni même un récit d'un seul pèlerin déclarant être passé par là. Même s'il est permis de penser que des pèlerins allant à Compostelle se sont arrêtés à Saint-Just, il n'y a pas là de raison justifiant une inscription au Patrimoine mondial à ce titre. Le rédacteur du dossier d'inscription, même très prudemment, cherche à justifier la demande par la description du chapiteau qui surmonte, au portail, la statue-colonne dite de sainte Hélène :

« *Le chapiteau représente un voyageur ou un pèlerin, inspiré par un ange et qui invite une femme également en tenue de voyage, à monter sur un cheval. Tous deux sont munis de la panetière des pèlerins* ».

Ceci ne l'empêche pas d'introduire deux fois le mot « pèlerin », qui ouvre à la conclusion brutale en forme de « ypassaientparlà » :

« *Les pèlerins de Saint Jacques de Compostelle, passant en Espagne par la vallée de Luchon et le col de Vénasque, s'arrêtaient à Saint-Bertrand de Comminges et à Saint-Just de Valcabrère pour y faire leurs dévotions.*

Cette église était un sanctuaire de pèlerinage. La consécration de son autel date de 1200, selon l'acte retrouvé dans le massif de l'autel. Elle est faite en l'honneur de saint Etienne premier martyr et de deux frères espagnols, Just et Pasteur, martyrisés au début du IV^e siècle.

Voilà donc un sanctuaire local français réduit au rang de jalon d'un hypothétique chemin conduisant à un sanctuaire espagnol, chemin qui d'ailleurs n'est pas l'une des fameuses quatre routes. La nécessité de l'inscription est renforcée par le fait que des sondages effectués en 1985 ont révélé que l'absidiole nord abritait une tombe du XIV^e siècle. Cette tombe renfermait quelques vestiges, résidus ligneux, coquille, médaille, grelot, pièce de monnaie... L'enthousiasme suscité par cette découverte, en fit immédiatement un pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, ce que confirme aux visiteurs une vitrine visible dans l'église. La demande d'inscription exploite cette découverte de la façon suivante :

« *Pour certains [pèlerins de Compostelle],*

avant même le passage périlleux des Pyrénées, ce fut le terme de la pérégrination : des coquilles Saint-Jacques retrouvées dans le cimetière de Saint-Just témoignent de leur inhumation en ce lieu ».

Ainsi, ce mort encoquillé ne pouvait-il être que pèlerin allant à Compostelle (ou en revenant) ? On ne s'est pas embarrassé de réfléchir à la signification de cette coquille, symbole de tous les pèlerins bien avant Compostelle (rappelons qu'on a trouvé des coquilles dans des tombes du Ve siècle), et symbole aussi du grand voyage qu'est la mort. Ce malheureux était peut-être un Espagnol arrivant à Saint-Bertrand et, pourquoi pas à Saint-Just ? Mais en 1985 on voulait croire encore que tous les pèlerins médiévaux allaient à Compostelle. Ce n'était plus vrai en 1998 mais, hélas, l'UNESCO ne l'a pas su ! Parmi les 71 monuments, cette église partage l'originalité de son autel avec Saint-Léonard-de-Noblat.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

L'église Saint-Just est située à l'extérieur du village de Valcabrère. Son architecture épurée en fait un monument emblématique de l'art roman dans les Pyrénées centrales. Des prospections et des fouilles récentes confirment qu'elle s'élève à proximité d'un vaste enclos funéraire du IV^e siècle apr. J.C., contemporain de la basilique paléochrétienne près la chapelle Saint-Julien au quartier du Plan.

L'architecture complexe de l'église pourrait être la conséquence de l'utilisation presque exclusive de matériaux de récupération – vestiges de cette nécropole antique – qui ont alimenté le chantier de construction. Ils ornent de leurs sculptures les murs nus de la basilique révélant d'inattendus décors rehaussés de frises d'armes, de masques de théâtre ou de rinceaux végétaux. Le chœur de Saint-Just conserve un édicule gothique remarquable par sa finesse et sa fonction : un dais de pierre, orné de deux statues polychromes, abritant un sarcophage antique posé sur soubassement voûté qui permettait aux fidèles de circuler sous les reliques de saint Just.

Auch (Midi-Pyrénées-Gers)

Cathédrale Sainte-Marie

Présentation de l'inscription

Le dossier ne contient pas la moindre mention de Compostelle. Il est difficile de trouver un justificatif, sinon des traces bien immatérielles de « chemins de Saint-Jacques » dans la région. Auch se trouve sur une grande route vers l'Espagne, mais est-ce une raison suffisante ? D'autres liens ont existé avec Compostelle, liés plus à des relations seigneuriales qu'au pèlerinage. A la fin du XII^e siècle, l'évêché de Compostelle avait quelques possessions en Gascogne, entre Bordeaux, Toulouse et Rocamadour. D'où sans doute plusieurs mentions de « chemins de Saint-Jacques » ne menant pas forcément à Compostelle. Par exemple, celle-ci, en 1196 : *in camino sancti Jacobi frances omnes pro quo homines pergunt de Tolosa apud Auxim* (chemin de Saint-Jacques appelé aussi camin frances, par lequel on va de Toulouse à Auch). Mais, entre Toulouse et Auch, à Ambon (commune actuelle d'Escorneboeuf) était l'une de ces commanderies de Compostelle, d'où peut-être le nom du chemin ? Vers 1226, le nouvel évêque d'Auch, Amanieu de Grésignac, appuyé par l'évêque de Comminges Grimoald et par le vicomte de Béarn, créa un ordre hospitalier propre à la Gascogne appelé « Saint-Jacques de la Foi » ou « Saint-Jacques de la Paix » ou « Saint-Jacques de l'Épée » fondé à l'imitation de l'Ordre espagnol de Santiago (mêmes statuts et même costume). En 1254, Compostelle céda ses quelques possessions françaises à l'Ordre de Santiago, sans que l'on sache très bien s'il ne s'agit pas plutôt de cet ordre gascon. La commanderie d'Ambon dut faire partie de ce don). Cet ordre français fut dissout en 1267 par le pape Clément IV parce que « quasi entièrement aboli et exposé à la risée du peuple de la contrée ». Les « chemins de Saint-Jacques » conduisant à ces lieux ont survécu à leur disparition, d'autant que, sur cette route Toulouse-Auch se trouvaient plusieurs lieux Saint-Jacques (par exemple à Aubiet) et qu'à Auch même était un hôpital Saint-Jacques, hors les murs, dans le « barry » du Caillou, sous le château des comtes d'Armagnac. Reconstitué en

1765, devenu maison privée, il en reste une coquille au fronton de la porte d'entrée. Une porte Saint-Jacques y conduisait.

L'itinéraire d'Avignon à Compostelle du XIV^e siècle mentionne un passage par Auch dans la traversée de la Gascogne. Hermann König y passa en 1495, voici ce qu'il en dit : « Ensuite à la ville d'Auch arriveras, siège d'un évêché, lequel est renommé. En cette cité, aumône tu pourras quémander ». En 1753, un pèlerin anonyme, revenant de Compostelle, est reçu dans « la maison de charité du chapitre ».

Nouvelle description

Une description sans mention ni de Compostelle ni de chemin de Saint-Jacques !

De la fin du XIV^e siècle au XVII^e siècle, près de trois cents ans ont été nécessaires pour mener à bien la construction de la cathédrale d'Auch qui domine aujourd'hui, depuis le haut de la colline, la basse ville, sur la rive gauche du Gers, ainsi que le centre historique se développant en amphithéâtre sur la rive droite.

Sainte-Marie d'Auch est donc une cathédrale de la Renaissance, dont la plus grande partie du gros-œuvre et des décors datent des XVI^e et XVII^e siècles. Consacrée dès l'origine à la Vierge Marie, dont plusieurs reliques furent amenées par l'évêque saint Taurin au III^e siècle, la cathédrale avait d'autres saints protecteurs parmi lesquels les évêques fondateurs saint Taurin, saint Orens, saint Léotade et saint Austinde.

Encore au XVII^e siècle, plusieurs reliques de la Vierge enrichissaient le trésor de la cathédrale d'Auch. Il y avait aussi une sainte Épine, recouverte du sang du Christ, célèbre pour guérir des maladies oculaires, le bras de saint Léotade enfermé dans un reliquaire en lanterne, et dans la sacristie reposait la tête de saint Taurin dans un buste en argent, offert par l'archevêque Léonard de Trappes. Ce dernier fit don notamment d'une partie des reliques de saint Orens au clergé de Huesca en Aragon, afin de réaffirmer les liens de la province d'Auch avec l'Espagne, mis à mal durant les Guerres de religion au XVI^e siècle

Beaumont-sur-l'Osse et Larressingle (Midi-Pyrénées-Gers)

Pont d'Artigues ou de Lartigue

Présentation de l'inscription

« Le pont de Lartigue est situé sur une modeste voie communale reprenant le tracé de l'antique voie qui reliait Agen à Aire-sur-Adour. Les pèlerins de Saint-Jacques, depuis Le Puy, empruntaient ce cheminement et y faisaient étape. Le pont permettait le franchissement de la capricieuse rivière de l'Osse... « Pont d'Artigues » est cédé en 1254 à l'ordre espagnol de Santiago qui le rétrocède en 1268 à l'ordre français de Saint-Jacques de la Foi et de la Paix fondé par l'évêque d'Auch Amanieu de Grésinhac, toujours dans le but de servir le pèlerinage.

L'existence d'une commanderie, d'un hôpital et d'une chapelle Notre-Dame est attestée dans les parages du pont. Ils sont signalés en ruines au XVIIIe siècle et ont disparu du site.

Le hameau proche de Vopillon abrite une église au chœur roman et les ruines d'un vaste ensemble dont la construction est attribuée à Arnaud de Vopillon de retour de pèlerinage vers 1140... En 1965, des travaux avaient permis la découverte d'une croix dite « de Saint-Jacques » que les spécialistes des témoignages jacquaires comparent à une même croix située au passage du col de Roncevaux. Elle est actuellement implantée à l'angle du mur de clôture du cimetière au sud de l'église ».

Outre les allusions récurrentes à propos du cheminement de pèlerins supposés, on retrouve ici la mention de l'Ordre français de Saint-Jacques mais avec la mention « servir le pèlerinage » qui n'était pas dans les statuts de l'Ordre espagnol, contrairement à ce qui est souvent affirmé. L'était-elle vraiment dans ceux de l'Ordre français ? On peut en douter.

Près de ce pont sur l'Osse était effectivement la commanderie du Pont d'Artigues, chef-lieu de l'Ordre de Saint-Jacques de l'Épée, en Gascogne. Les bâtiments de la commanderie ont disparu (la chapelle est marquée sur la carte de Cassini), le pont lui a survécu, peut-être pas pour

longtemps si personne ne se soucie de son entretien. En effet, l'arche de la rive droite est gravement endommagée par la chute de plusieurs de ses pierres qui, à terme, risque d'entraîner son effondrement. A chaque crue, des arbres ou de grosses branches sont arrêtés sous l'arche, ce qui accélère le travail de l'eau dans les cavités laissées par la chute des pierres. Quant à la croix de Vopillon déclarée « Saint-Jacques », l'absence de références données par les fameux « spécialistes des témoignages jacquaires » laisse planer beaucoup de doutes sur son vocable. Rien non plus ne prouve qu'Arnaud de Vopillon, même pèlerin, soit allé à Compostelle...

Nouvelle description

Au fond de la vallée de l'Osse, rivière gasconne, le pont de Lartigue étend ses arches d'une rive à l'autre. Une archive de 1429 fait état de la construction d'un pont entre Larressingle et Beaumont : il s'agit là de la première trace connue du pont de Lartigue dans les sources écrites.

On sait qu'en 1723, le pont est en ruine et qu'il est reconstruit en 1724 : ce sauvetage a sans doute effacé les éléments de maçonnerie qui auraient permis de le dater. Aujourd'hui très remanié, le pont présente, surtout dans ses parties hautes, un appareil régulier de facture classique.

En 1178, la bulle du pape Alexandre III mentionne le lieu « Pontis de Ortiga » comme possession de l'archevêché de Compostelle, où un hôpital est confié aux soins des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Depuis le XII^e siècle au moins, le lieu est donc un point de franchissement de la rivière. A ce titre, on y installe les structures d'accueil des pèlerins et voyageurs. Le site est donc à la même époque un lieu d'hospitalité et de soins qui devait être constitué d'un hôpital, d'une église, d'un cimetière et de dépendances.

La Romieu (Midi-Pyrénées-Gers)

Collégiale Saint-Pierre

Présentation de l'inscription

« *La Romieu se situe sur le chemin des pèlerins qui marchaient vers Compostelle. Cette étape jalonnait la route qui franchissait la Garonne et traversait la Gascogne via Condom* ».

« *Ce petit village constitué à partir d'un prieuré bénédictin a conservé une forte empreinte dans le paysage. Son patrimoine artistique réussit à conjuguer harmonieusement toutes les influences italiennes, méridionales, françaises et septentrionales. C'est encore un haut lieu qui constitue pour la Gascogne un important pôle touristique* ».

La justification de la demande d'inscription affirme sans justifier car rien n'indique d'où vient cette certitude que des pèlerins passaient bien par là. Elle se poursuit par une description qui sonne comme une invitation à une visite touristique

Le dossier donne une explication de l'origine du nom :

« *Romieu vient du gascon Roumiou qui signifie pèlerin, en souvenir du moine allemand Albert qui, revenant d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, s'arrêta en ces lieux pour y fonder une petite cella* » et signale un « *document d'appui* ».

Ce document se révèle être la plaquette éditée par l'office du tourisme à partir de traditions villageoises plus ou moins déformées et d'un travail de maîtrise réalisé à la fin des années 1970. Malheureusement, rien ne permet de prétendre que ce moine revenait de Compostelle. Deux actes conservés aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône rendent compte de cette fondation, le Grand et le Petit Cartulaire de Saint-Victor de Marseille, lesquels sont des copies de l'acte original daté de 1082, copies datées respectivement des fin XIe-début XIIe et XIIIe siècles. D'après Monique Zerner, chacun des deux scribes avait l'original sous les yeux. Aucun des deux documents ne mentionne Compostelle ni même un lieu de pèlerinage.

Nouvelle description

C'est sur la via podiensis, entre Lectoure et Condom, que se trouve le petit village de La Romieu, qu'il faudrait normalement écrire l'Arromieu, c'est-à-dire, en gascon, le Pèlerin. D'après la tradition, le village fut fondé un peu avant 1080 par un pèlerin allemand de passage, prénommé Albert. Très rapidement, deux hôpitaux furent implantés, l'un à l'entrée du village, l'autre à la sortie, lesquels concoururent à la prospérité de la petite bourgade qui se développa autour du passage des *roumieux*. Si, à l'origine, le *roumieu* est le pèlerin de Rome, le mot le désignant connut un tel succès qu'il finit par désigner tout pèlerin où qu'il aille, et par extension, tout chemin de pèlerinage.

La fondation de la collégiale Saint-Pierre, au début du XIV^e siècle, appartient à cette série d'édifices créés par des membres prestigieux de la curie avignonnaise. En effet, Arnaud d'Aux est le cousin du pape Clément V. Bien qu'il soit cardinal et camérier, il n'a pas oublié ses humbles origines gasconnes. Ceci permet d'expliquer la présence, en Gascogne centrale, dans le premier quart du XIV^e siècle, d'un ensemble architectural aussi important.

Cahors (Midi-Pyrénées-Lot)

Cathédrale Saint-Etienne

Présentation de l'inscription

Le dossier ne comprend pas de justificatif, il nous apprend que :

« Une nouvelle cathédrale et un cloître sont construits de 1109 à 1144 sous l'impulsion du seigneur évêque Geraud de Cardaillac qui dote son oeuvre d'une relique : la Sainte Coiffe ramenée de Terre Sainte. Le prestige de cette relique fait de Cahors une sainte étape pour les pèlerins qui confluent à ce croisement essentiel de la route et de la rivière : l'appellation du moulin et de l'ancien quartier « Saint-James » en pérennise le souvenir... une vaste zone de sépultures médiévales dont certaines contenaient des coquilles Saint-Jacques... Le cloître est mis en chantier à la fin du 15^e siècle... le visiteur, si il est aussi pèlerin, trouvera sans peine, le buste d'un petit personnage, au chapeau orné d'une coquille Saint-Jacques, qui l'accompagne du regard jusqu'à la chapelle Saint-Gausbert où l'attend un remarquable Jugement Dernier peint à la fin du 15^e siècle ».

Et voilà, encore une fois n'affluent à Cahors que des pèlerins de Compostelle, malgré la présence d'une relique justifiant un pèlerinage local. Quant au quartier Saint-James, il n'a rien à voir avec Compostelle mais reflète un culte local à saint Jacques, sans doute lié à son rôle de « passeur » et à la batellerie, comme à Gaillac. Et au Moyen Age aucun visiteur n'a pu voir le cloître, strictement réservé aux chanoines.

Cahors eut aussi plusieurs hôpitaux dont celui de Saint-Jacques qui fut d'abord près de l'actuelle place Galdémar. En 1683, il fut transféré au lieu-dit la Croix des Capucins. Une chapelle dédiée à l'apôtre de l'Espagne fut appelée au XVI^e siècle « Saint-Jacques des Pénitents » à partir du moment où elle fut le siège d'une confrérie de Pénitents Bleus.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien. Elle évoque des « pèlerins » sans but, laissant aux lecteurs le loisir de rêver

Dès l'époque gallo-romaine, Cahors est un carrefour entre les routes d'Agen, Rodez et Toulouse. Sa cathédrale Saint-Etienne est édifée sur l'emplacement d'un premier ensemble canonial après l'évangélisation du territoire.

La construction de la première cathédrale et de son cloître, romans, débuta en 1109 et fut achevée en 1140. Entre-temps, l'autel majeur et l'autel de la Sainte-Coiffe furent consacrés en 1119. La relique dite de la « Sainte-Coiffe » (voile recouvrant la tête du Christ dans son tombeau) rapportée par l'évêque Géraud de Cardaillac parti en Terre Sainte, fut l'objet d'une importante vénération.

La cathédrale romane est considérée comme l'un des chefs-d'œuvre des églises à coupoles du Sud-Ouest. D'une largeur et d'une hauteur exceptionnelles, ses coupoles atteignent 32 mètres à la clef. Quelques décennies après la guerre de Cent Ans et sous l'impulsion de l'évêque Antoine d'Alamand, l'ensemble va connaître une série d'aménagements du style gothique flamboyant dont les éléments les plus symboliques sont le cloître et la chapelle dédiée au Saint-Esprit. Ces aménagements, souvent interrompus, restèrent inachevés.

Cahors (Midi-Pyrénées-Lot)

Pont Valentré

Présentation de l'inscription

Encore un pont construit pour tous ceux qui avaient besoin de traverser confortablement la rivière, pèlerins ou non. Sa présence à Cahors était nécessaire car, comme l'exprime le dossier, « la capitale du Quercy faisait converger deux des axes routiers conduisant à Saint-Jacques de Compostelle et l'antique voie romaine liant Lyon et Bordeaux... ». A ceci près que ces itinéraires permettaient de rejoindre l'Espagne et pas seulement Compostelle.

Nouvelle description

Encore une mention de nombreux pèlerins sans but, donc allant nécessairement à Compostelle !

Située au carrefour des axes de communications reliant l'océan Atlantique à la Méditerranée, Cahors bénéficie d'une situation économique florissante tout au long du XIIIe siècle.

Deux ponts permettaient alors de franchir la rivière : le pont Vieux, établi dans l'axe et au débouché de la rue principale nord-sud, et le pont Neuf, construit sur le flanc est aux abords du port de Bullier. Les consuls semblent avoir eu à faire face à une forte densité urbaine et à la nécessité de désengorger le trafic concentré aux débouchés des ponts Vieux et Neuf. La décision de construire un nouveau pont est prise en 1306. Le site choisi se situe aux abords du port de Valendres sur le flanc ouest du méandre.

Le pont, qui assurait un relais sécurisé entre deux rives, facilitant ainsi le cheminement des nombreux pèlerins mêlés à la foule compacte des marchands et paysans qui venaient approvisionner le marché de Cahors, va peu à peu perdre de son utilité. Ainsi, au cours du XVIIIe siècle, de nombreuses plaintes, adressées aux édiles municipaux, font état des importantes dégradations qui affectent cet ouvrage jusqu'à en rendre la traversée dangereuse. Il faudra attendre le XIXe siècle et le grand chantier d'adduction d'eau potable pour mettre en œuvre les travaux nécessaires

Gréalou (Midi-Pyrénées-Lot)

Dolmen de Pech-Laglaire

Présentation de l'inscription

« Sa position en bordure immédiate d'une dérivation du chemin de Saint-Jacques nous le fait retenir dans cette sélection... Il est un des éléments immuables du paysage traversé par les pèlerins venant du Puy et les légendes locales se font encore l'écho des récits merveilleux que ces « tombes des géants » faisaient naître. Ce dolmen a été sacralisé par l'implantation d'une croix de chemin sans doute d'origine médiévale. Un modeste panneau de bois indique la direction de Saint-Jacques car les pèlerins empruntent encore cette voie. Il illustre de façon émouvante la permanence du réseau des communications dans notre histoire ».

Un dolmen en bordure d'un chemin présenté ici une comme une « dérivation du chemin de Saint-Jacques », concept contemporain pour justifier des « jalons » en dehors des quatre routes :

Il n'y a pas de justificatif. Ce qui n'est pas étonnant, comment en trouver un ? Intervient le fait qu'on soit là devant l'un des « éléments immuables » contemplés par les pèlerins. Est-ce vraiment si important ? Une montagne aussi est un élément immuable.

A notre connaissance, le dolmen n'est pas encore orné de la plaque de marbre UNESCO... et cette inscription n'a pas modifié sensiblement la notoriété du village, lequel bénéficie simplement du fait qu'il est placé sur le tracé du GR 65 : quelques commerces peuvent ainsi vivre, ou ne pas disparaître, grâce au passage des pèlerins.

Nouvelle description

Le dolmen de Pech Laglaire II est implanté sur l'un des points culminants du causse de Saint-Chels, un vaste plateau calcaire aride entaillé par les profondes vallées du Lot et du Célé. Ce monument lithique participe à l'intérêt d'un site paysager et culturel unique sur un chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Le dolmen de Pech Laglaire II se distingue par la présence à proximité du site d'une croix de chemin en pierre sans doute d'origine médiévale. La localisation du dolmen sur une ancienne voie cadurque (peuple gallo-romain de la région de Cahors), route fréquemment empruntée à l'époque médiévale, explique certainement la présence de cette croix de chemin dans le contexte de la christianisation du territoire.

Le site du Pech Laglaire, par son ancienneté et le témoignage qu'il offre de l'évolution des pratiques religieuses et de la christianisation des campagnes – auxquels participaient au Moyen Age les pèlerinages – illustre des pratiques de dévotions populaires, à l'écart des grands centres religieux, qui appartiennent pleinement à la religiosité médiévale et puisent leurs racines dans les traditions culturelles les plus anciennes.

Figeac (Midi-Pyrénées-Lot)

Hôpital Saint-Jacques

Justificatif d'inscription

« L'hôpital Saint Jacques... est implanté au sud ouest de la ville de Figeac, extra muros et en bordure d'une des voies importantes conduisant à Compostelle et desservant Rocamadour... installé sur le même site depuis plus de 700 ans... Un procès-verbal de visite d'époque révolutionnaire détaille les lieux et leurs affectations : on signale une statue de saint Jacques associés à Notre-Dame et saint Antoine dans la chapelle

On tourne en rond : on a fait passer le GR 65 par là à cause de l'hôpital et l'hôpital justifie sa présence par le fait qu'il est sur le GR ! Le dossier indique ainsi :

Le centre hospitalier actuel fut édifié sur les fondations de l'hôpital Saint-Jacques dont il subsiste le corps central et l'aile ouest du XVIII^e siècle, ainsi que le chevet de la chapelle, du XV^e siècle. Il était hors-les-murs. Reste une rue Saint-Jacques au long de laquelle on perçoit encore les murs de la citadelle que les Protestants avaient élevée à l'intérieur des murailles de la ville. Cet hôpital rappelle la fonction de thaumaturge de saint Jacques, évoquée tout particulièrement dans son *Epître* : « l'un de vous est-il malade... ». Tout cela n'étant pas très spectaculaire, la documentation touristique locale s'efforce d'y ajouter deux « repères pour les voyageurs sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle », l'aiguille du Cingle et l'aiguille de Lissac ou de Nayrac (en réalité des lanternes des morts).

Nouvelle description

Autrefois lieu de charité sur les chemins des pèlerinages médiévaux, l'hôpital Saint-Jacques est aujourd'hui un édifice de style classique édifié aux XVIII^e et XIX^e siècles, organisé autour d'une vaste cour d'honneur, sur laquelle s'élève aussi une chapelle reconstruite au milieu du XIX^e siècle mais conservant des vestiges médiévaux.

Peut-être déjà en service au début du XIII^e siècle, l'hôpital Saint-Jacques – aussi appelé hôpital d'Aujou – était au Moyen Age l'un des cinq établissements figeacois voué à l'exercice de l'hospitalité et de la charité chrétienne.

Le rayonnement de l'hôpital Saint-Jacques au Moyen Age, dans le contexte des dévotions et des pèlerinages, doit d'abord se comprendre à l'échelle des pèlerinages quercynois. Figeac était elle-même une ville de pèlerinage, autour des reliques de saint Vivien, évêque de Saintes, qui étaient vénérées à l'abbatiale bénédictine Saint-Sauveur.

Mais, tout au long du Moyen Age, le principal sanctuaire quercynois, et l'un des plus prestigieux de France, est Rocamadour. Établi le long du chemin de pèlerinage permettant de rejoindre Rocamadour, l'hôpital Saint-Jacques de Figeac a certainement vu passer de nombreux pèlerins venus du Rouergue et du sud du Massif central.

Rocamadour (Midi-Pyrénées-Lot)

1998. Eglise Saint-Sauveur et crypte Saint-Amadour

2018. Cité religieuse

Dossier d'inscription

Dans le dossier figurent de nombreuses preuves de l'existence ancienne de ce grand pèlerinage local et une carte des chemins de Compostelle que l'on retrouve dans toute la région (éditée par les comités et offices départementaux de tourisme des départements concernés). Mais depuis quand une carte dressée par un office du tourisme est-elle un document historique ?

Il est inutile de revenir sur ce grand sanctuaire voué à la Vierge noire et à saint Amadour, débarqué à Soulac avec Véronique. Rocamadour fit partie des 24 sanctuaires définis par le concile de Béziers de 1246 comme pèlerinage pénitentiel mineur pour les hérétiques jugés par les tribunaux d'Inquisition.

L'excellente thèse de l'abbé Rocacher a abondamment servi à décrire Rocamadour, mais il est bien dommage que personne n'ait relevé son chapitre consacré au « Itinéraires suivis par les pèlerins de Rocamadour ». Il n'y a pas de mots assez sévères pour fustiger ceux qui ont contribué « à fausser les notions de routes en essayant d'annexer à celles de Saint-Jacques celles d'autres sanctuaires » et considère que le tracé cartographié de ces routes est « tout à fait hypothétique dans la traversée du Quercy comme ailleurs ».

Nouvelle description

Qui a décidé de transformer l'Eglise Saint-Sauveur et à la crypte Saint-Amadour en Cité religieuse ?

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Le site de Rocamadour, paysage de cause aride fracturé par le canyon de l'Alzou, avec sa falaise haute de 150 m surplombant le minuscule ruisseau qui coule vers l'insondable gouffre de Saint-Sauveur, a de tout temps fasciné les hommes.

La cité mariale va se construire accrochée à la falaise, sous et devant un immense abri sous roche. La première église édiflée le fut pour recevoir les restes de saint Amadour, dont on raconte que le corps intact fut retrouvé en 1166. C'est Géraud d'Escorailles, abbé de Tulle de 1152 à 1188 et architecte du sanctuaire, qui a su prévoir l'utilisation optimale de la terrasse rocheuse qui descend en cascade au pied de la falaise et qui abritait déjà un oratoire primitif.

Cet abbé architecte sera aussi le grand promoteur du pèlerinage à Rocamadour en l'insérant dans la politique expansionniste du Limousin vers le Quercy. Le XIIIe siècle sera l'âge d'or de Rocamadour qui devient le plus grand pèlerinage marial occidental.

Aragnouet (Midi-Pyrénées-Hautes-Pyrénées)

Hospice du Plan- Chapelle des Templiers.

Présentation de l'inscription

« Cette chapelle dépendait d'un hospice des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui hébergeait les pèlerins franchissant les cols ».

« Quelques éléments peints du XIVe subsistent aujourd'hui. Le mur de l'abside comporte les traces d'une scène peinte qui s'apparente à une scène de la vie de saint Jacques ; on y distingue un pèlerin devant un lit de malade ».

Le nom des Templiers fait toujours rêver et on leur attribue souvent plus qu'ils n'ont eu. Si les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont bien hérité de leurs biens après dissolution de l'Ordre, ils avaient beaucoup d'autres possessions. Le dossier ne reprend d'ailleurs pas en compte cette attribution qui n'a pas encore été prouvée :

Ce petit hôpital et sa chapelle étaient placés en un lieu qui commandait deux passages à travers les Pyrénées, Bielsa et Port-Vieux et il est évident que cet hôpital accueillait les voyageurs qui les empruntaient, et pas seulement les pèlerins. Il ne reste de l'hôpital que le clocher-mur situé à côté de la chapelle.

Mais quelle est cette scène qui « s'apparente à la vie de saint Jacques » ?

Pourquoi un « pèlerin devant un lit de malade » dans l'abside d'une chapelle consacrée à la Vierge ? La notice de la base Palissy du Ministère de la Culture, datée de 1994, donne cette même information, pour le moins surprenante et ignorante des travaux de spécialistes. Dès 1867, R. Mesuret voyait avec raison dans ces images les restes d'une Nativité, bien à sa place dans cette abside. Les seuls personnages encore visibles sont saint Joseph agenouillé près de la couche de la Vierge. Un peu au-dessus, le visiteur peut distinguer les cornes du bœuf. Cette lecture est aujourd'hui confirmée par Sylvie Decottignies, spécialiste de la peinture murale médiévale en Midi-Pyrénées (XIVe-XVIe siècles).

Même sans saint Jacques et sans pèlerin, cette chapellereste l'un des témoins de ces nombreux lieux d'accueil situés en montagne, dans des lieux apparemment déserts, qui ont servi d'étape avant d'aborder la montée vers les cols.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien. Elle évoque des « pèlerins » sans but, laissant aux lecteurs le loisir de rêver qu'ils vont tous à Compostelle.

L'hôpital du Plan d'Aragnouet dépend, dès son origine, de la commanderie de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Par sa position, il est l'un des plus retirés et assure la surveillance de la montagne et des passages transfrontaliers : sa construction à cet emplacement relève donc d'un indispensable intérêt stratégique de sécurité mais aussi de secours, compte tenu des difficultés d'accès au site pour les pèlerins ou les voyageurs qui souhaitaient franchir les Pyrénées par la vallée d'Aure. Ces derniers avaient ainsi la possibilité de faire une dernière halte avant le franchissement des cols.

La date exacte de fondation de l'hôpital est inconnue, mais on sait que la chapelle romane a été construite au XIIe siècle. A l'origine, la chapelle était plus grande et se terminait, comme la plupart des chapelles romanes des vallées d'Aure et du Louron, par un clocher-mur. Ce dernier aurait disparu lors d'un glissement de terrain. Cet événement est également à l'origine de la disparition de l'hôpital dont il ne subsiste qu'un pan de mur-pignon, aujourd'hui surmonté d'un clocher à baies géminées.

La proximité avec l'Espagne rendait ce lieu indispensable pour celui qui voulait traverser les Pyrénées par la vallée d'Aure : pèlerins, mais aussi marchands et voyageurs. Car la vallée d'Aure est depuis la nuit des temps un véritable lieu d'échanges, de passages et de rencontres entre les populations des versants pyrénéens. L'accueil et le soin aux pèlerins et voyageurs avant le franchissement des cols était la mission essentielle de cet hospice.

Gavarnie (Midi-Pyrénées-Hautes-Pyrénées)

Eglise paroissiale

Présentation de l'inscription

« *L'église est située exactement sur l'ancien chemin de Saint-Jacques, actuel sentier grossièrement contreforté... Elle abrite la statue de Notre-Dame du Bon Port, en bois polychrome du XIV^e siècle. Elle retient le Christ sur son genou gauche, relève la main droite en bénédiction et porte la gourde du pèlerin ; elle est accostée de deux statuette de pèlerins du XVII^e siècle. Le chœur est modestement orné d'un retable baroque à colonnes torsées et ponctué de coquilles Saint-Jacques et feuilles d'acanthe tandis que la nef abrite une effigie contemporaine de saint Jacques... Se trouvent réunis en ce lieu de passage rituel, trois niveaux de dévotion, l'un dédié à Notre-Dame, l'autre à saint Jacques et le troisième à la Montagne » (cette dernière phrase a disparu du dossier Internet).*

Encore une proposition qui suppose connue avec précision l'existence d'un chemin de Saint-Jacques en dehors des quatre chemins principaux déduits du guide.

Quelle est la preuve de l'existence de ce soi-disant « ancien chemin de Saint-Jacques » ? Dans toute cette laborieuse démonstration, en fait de saint Jacques on n'a vu qu'une gourde et deux pèlerins bien tardifs puisqu'ils datent du XVIII^e siècle, une statue bien plus tardive encore, et quelques coquilles. La gourde n'est-elle pas le matériel nécessaire à tout voyageur se préparant à monter vers les cols ? Ces deux pèlerins ne sont-ils pas des dévots de cette Vierge qui devait les protéger dans la montagne ? Il manque une définition de Gavarnie en tant que « lieu de passage rituel » ! Quel rite plus particulier ici qu'ailleurs dans n'importe quelle paroisse située au pied d'un col ? *L'église est l'ancienne chapelle d'un établissement hospitalier confié au XII^e siècle aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.* Cet établissement, peut-être antérieur à cette époque, a servi de halte à tous les habitants des deux versants des Pyrénées car Gavarnie fut longtemps un lieu commun à ces deux vallées, côté français et côté aragonais.

Nouvelle description

L'église Saint-Jean-Baptiste, aussi appelée Notre-Dame-du-Bon-Port, est située le long du chemin menant au col de Boucharro, chemin qu'empruntaient les voyageurs et pèlerins pour se rendre en Espagne. **Au XII^e siècle les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem créent un hospice pour les accueillir.**

L'ordre était puissant et commandait de nombreuses maisons aussi bien du côté français qu'espagnol. La fonction des moines-soldats était double : accueillir et soigner les voyageurs, mais aussi contrôler la route et le passage vers l'Espagne.

L'implantation de l'église est très ancienne, mais elle a été maintes fois rebâtie après de nombreux effondrements, liés au caractère avalancheux de la zone. Elle fut en grande partie reconstruite au XIX^e siècle dans un style néogothique. Le chœur réaménagé en 1843 est dédié à saint Jean-Baptiste.

La chapelle du transept nord, dédiée à Notre-Dame-du-Bon-Port, est la plus ancienne. En partie enterrée, elle a été préservée et l'épaisseur de ses murs nous permet de la dater du XIV^e siècle. Elle abrite la statue de Notre-Dame-du-Bon-Port, qui fait l'objet d'une dévotion encore vivace. Les marchands et les bergers se mettaient sous la protection de la Vierge avant de franchir le col. Aujourd'hui les marcheurs et les pèlerins perpétuent cette tradition.

Jézeau (Midi-Pyrénées-Hautes-Pyrénées)

Eglise Saint-Laurent

Présentation de l'inscription

Dans le dossier rien ne parle de Compostelle, si ce n'est cette phrase relevée dans les généralités : « A Jézeau, le cimetière jouxtant l'église Saint-Laurent conserve quant à lui une croix funéraire sculptée d'une coquille et d'un bourdon ». Inutile de revenir sur la stupidité qui consiste à dire qu'une coquille et un bourdon signent un pèlerin de Compostelle.

Mais il est surprenant que personne n'ait fait mention d'une scène du pendu-dépendu parmi les cinq scènes du retable du maître-autel de l'église. C'était une occasion de faire un lien avec les miracles de saint Jacques et, au-delà, avec Compostelle.

Nouvelle description

Située en amont d'Arreau, l'église Saint-Laurent-Notre-Dame serait une ancienne propriété des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui, malgré sa situation excentrée par rapport à l'axe de la vallée d'Aure, a pu attirer les pèlerins.

Surplombant le village de Jézeau, l'église, avec son clocher-mur à baies géminées, sa nef, son chevet ainsi que le tympan-chrisme finement sculpté et réemployé dans le mur d'entrée du cimetière, date du XIII^e siècle. Après un incendie survenu dans les années 1530, la voûte romane est remplacée par une voûte en lambris qui couvre la nef et le chœur et décorée de peintures monumentales. Ce décor peint représente plusieurs scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec comme thème central celui du Jugement Dernier.

Dans le chœur, un retable, richement orné et remarquable par son style Renaissance, prend place sur toute la hauteur de l'abside. Daté du XVI^e siècle, il a survécu à la Contre-réforme et est unique dans les Hautes-Pyrénées parmi les œuvres de cette époque. Il met en scène trois niches abritant des statues du XV^e siècle et quinze panneaux peints, dont un panneau représentant l'un des miracles de saint Jacques-le-Majeur : le pendu-dépendu. Cette légende, qui illustre le triomphe de la vertu et de la dévotion sur le mensonge, est très rarement représentée en peinture.

Commentaire

Contrairement à la dernière affirmation de la nouvelle description, il existe de nombreuses représentations du miracle du Pendu-dépendu dans toute de l'Europe

Ourdis-Cotdoussan (Midi-Pyrénées-Hautes-Pyrénées)

Eglise de Cotdoussan

Dossier d'inscription

« Face à un tableau-retable, une niche-enfeu renferme les restes d'un pèlerin enseveli là en 1661, comme en témoigne la date portée sur un cartouche orné des attributs coutumiers du pèlerin. L'édifice renferme par ailleurs un rare bâton de confrérie de Saint-Jacques ».

Le dossier est vraiment laconique, ignorant même le vocable Saint-Jacques de l'église. Il focalise sur le tombeau qui ne pouvait être, comme à Jézeau, que celui d'un pèlerin de Compostelle.

L'intérêt majeur de cette église est le magnifique retable du XVIIe siècle dont la restauration a débuté en 1997, donc avant le début des enquêtes. Ce retable présente plusieurs scènes de la vie de saint Jacques inspirées de la *Légende Dorée* : l'arrestation, le martyre et un miracle de l'apôtre, sa montée au ciel. **La commande de ce retable est conservée, ce qui en augmente l'intérêt ; mais elle ne fait aucune allusion à Compostelle.** On est simplement ici sur un lieu de pèlerinage local à saint Jacques, particulièrement vénéré dans ces régions aux XVIIe et XVIIIe siècles : de nombreuses confréries Saint-Jacques y existaient, dont certaines étaient composées d'anciens pèlerins de Compostelle.

Nouvelle description

L'église Saint-Jacques et son cimetière sont implantés au centre du village sur une magnifique terrasse. L'église a été entièrement reconstruite au XVIIe siècle après le terrible tremblement de terre de 1662. Des contreforts sont venus renforcer l'ensemble, ce qui donne un aspect assez massif.

L'église est composée d'une grande nef unique couverte d'une voûte lambrissée et terminée par une abside en cul de four à l'est, et un mur clocher à l'ouest. De part et d'autre de la nef, deux enfeus sont disposés dans les murs. Dans celui situé au sud se trouve le tombeau d'un pèlerin inhumé en 1161, orné de coquilles Saint Jacques, d'un bourdon et d'une gourde.

Le retable, pièce maîtresse de l'église, trône dans le chœur. Réalisé vers 1662, l'ensemble du retable est dédié à saint Jacques le Majeur. Il a fait l'objet d'une profonde restauration en 1990 : démonté et dispersé dans l'église au cours du XIXe siècle, il a fallu le recomposer et compléter les pièces manquantes. **Le contrat de l'époque (1662), rédigé par le curé Jean Bale, a été précieux pour restituer le retable dans son aspect d'origine.**

Rabastens (Midi-Pyrénées-Tarn)

Eglise Notre-Dame-du-Bourg

Dossier d'inscription

« *Les cahiers de délibérations de l'ancien hôpital Saint-Jacques conservent la mémoire de ces « "pèlerins passants de Saint-Jacques" depuis l'époque médiévale. Un "Logis du Grand Saint Jacques", siège d'une confrérie active et vouée à l'accueil des pèlerins est en activité dans le faubourg de Murel jusqu'au XVIIIe siècle. Une belle statue de bois polychromée de la fin du XVIe siècle conservée au musée de Rabastens en provient sans doute* ».

Le dossier oublie de préciser que les registres de l'hôpital ne sont pas médiévaux et biaise la vérité en affirmant que la confrérie était vouée à l'accueil des pèlerins, ce qui n'est écrit nulle part. On est ici encore en face de ces postulats relatifs à la fonction d'accueil de la confrérie sous le prétexte qu'elle est vouée à saint Jacques. Ceci ne se vérifie nulle part : une confrérie est centrée sur ses membres et fonctionne comme structure de sociabilité et d'entraide mutuelle. Le dossier est intéressant par la description très complète qu'il présente de l'église Notre-Dame du Bourg.

Nouvelle description

A 35 km au nord-est de Toulouse, Rabastens se trouvait sur l'une des routes secondaires qui doublaient les grands itinéraires traditionnels du pèlerinage à Compostelle. Entre la route du Puy et la route d'Arles, existait la vieille voie romaine Lyon-Toulouse qui restera en usage jusqu'au XVIIIe siècle. Au Moyen Age, elle permettait de lier directement Rodez à Toulouse et traversait le Tarn à Rabastens suivant les saisons à gué ou par un bac.

Notre-Dame-du-Bourg était un important prieuré, fondé par la puissante abbaye de Moissac au XIIe siècle. L'église fut reconstruite dans le second tiers du XIIIe siècle sous la forme d'une nef unique à chevet plat de quatre travées sur croisées d'ogives. Elle reçut un décor de peintures murales aux environs de 1260, décor qui disparut sous des badigeons successifs à partir du XVIe siècle, puis fut découvert et restauré par Joseph Engalière de 1859 à 1864.

Le pèlerin du XIIIe siècle, entrant dans l'église, pouvait voir à la fois saint Jacques, dont la vénération des reliques était le but du voyage, et saint Christophe, dont la protection lui assurerait la sécurité sur la route, en particulier lors de la traversée des gués, et le préserverait de la male mort.

Moissac (Midi-Pyrénées-Tarn-et-Garonne)

Abbatiale Saint-Pierre et cloître

Dossier d'inscription

Le dossier n'a vraiment aucun rapport avec Compostelle. Il est vrai que l'abbaye de Moissac figure dans le *Guide du pèlerin*, sans pour autant être un lieu de pèlerinage. La ville conserve pourtant de nombreux témoignages jacquaires, disséminés dans plusieurs lieux.

Nouvelle description

Entre coteaux du Bas-Quercy et berges du Tarn, la ville de Moissac s'est progressivement constituée autour de son abbaye Saint-Pierre. La légende, forgée par les moines, ferait de Clovis son fondateur... Il est plus sûr de la faire remonter à l'époque carolingienne où elle est placée sous la protection du roi d'Aquitaine Louis le Pieux.

Au XI^e siècle et grâce à son affiliation à la puissante abbaye de Cluny, l'abbaye Saint-Pierre bénéficie d'un prestige considérable. Elle participe au mouvement de réforme liturgique de l'Espagne. L'histoire de l'un de ses moines, Géraud, devenu archevêque de Braga témoigne de ce rayonnement moissagais qui se nourrit d'échanges.

Qualifié de plus ancien cloître historié d'Occident, le cloître de Moissac est remarquable pour ses 76 chapiteaux qui supportent de fines colonnettes de marbre. Ils illustrent des histoires, des idées et constituent un véritable commentaire des textes religieux. L'influence toulousaine est manifeste dans le style et les thèmes de certains chapiteaux, tel le martyr de saint Sernin.

La dimension sacrée de l'abbaye Saint-Pierre est consolidée par le grand nombre de reliques qu'elle conserve et qui attirent des pèlerins : saint Cyprien, saint Pierre, saint Paul, saint Jacques le Majeur. Son reliquaire en bronze argenté, réalisé à la fin du XIX^e siècle, est orné d'étoiles, référence probable au pèlerinage de Compostelle.

Amiens (Picardie-Somme)

Cathédrale Notre-Dame

Dossier d'inscription

Sans les énumérer, le dossier rappelle que plusieurs statues de saint Jacques ornent l'église. En revanche, il détaille le magnifique monument funéraire du chanoine Auxcousteaux, malencontreusement qualifié de « bas-relief », témoignage d'une dévotion personnelle à l'apôtre Jacques, sans lien avec Compostelle.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien. Elle mentionne une dévotion à saint Jacques qu'il faut signaler.

Considérée comme un chef d'œuvre de l'art gothique, Notre-Dame d'Amiens s'impose dans le paysage de la capitale de la Picardie. Elle occupe un emplacement où plusieurs sanctuaires se sont succédé et dont on sait peu de chose, faute de textes et de fouilles archéologiques. Le premier édifice cultuel date probablement du IV^e siècle.

L'édification de l'actuelle cathédrale fut motivée tout d'abord par la destruction, en 1218, de la précédente par un incendie. Ensuite, son prestige s'était accru spectaculairement depuis l'arrivée de la relique du chef de saint Jean-Baptiste, à l'origine d'un pèlerinage considérable, l'un des plus suivis du nord de la France au cours de du Moyen Âge. A tel point que cet objet sacré devient une des principales sources de revenus de la cathédrale, rendant rapidement l'édifice roman trop petit face à cet afflux.

Une chapelle dédiée à saint Jacques le Majeur était présente dans le chœur au moins depuis le XIII^e siècle. Elle était le siège de l'importante confrérie des merciers d'Amiens. Tous les ans, le 25 juillet, fête de saint Jacques le Majeur, les quatre maîtres-égards de la confrérie portaient la relique du saint à la procession fondée par Guillaume Aux Cousteaux, chanoine de la cathédrale et donateur de la relique. En 1866, la chapelle fut intégralement reprise et est désormais dédiée au Sacré-Coeur.

Folleville (Picardie-Somme)

Eglise paroissiale Saint-Jean-Baptiste

Dossier d'inscription

« La nef, consacrée en 1522, fut dédiée à saint Jacques le Majeur, elle fut reconstruite vers la fin du XVe siècle grâce au mécénat des Lannoy... Une statue de saint Jacques le Majeur orne l'un des contreforts... La création majeure du chœur est le monument funéraire de Raoul de Lannoy et de Jeanne de Poix, son épouse. L'enfeu... est voûté de deux croisées d'ogives à clefs pendantes décorées de figures de saints : sur l'une, saint Michel, saint Jacques le Majeur, saint Jean l'Évangéliste ; sur l'autre, sainte Barbe, sainte Catherine et une autre sainte non identifiée »...

« Edifice dédié à saint Jacques le Majeur offrant de nombreuses représentations du saint. Le chœur est un ensemble exceptionnel de sculpture funéraire du XVIe siècle.

Le dossier laisse perplexé quant au choix de cette église dont une seule moitié [c'est déjà bien] est vouée à saint Jacques !

Nouvelle description

Au sud du Vermandois, Folleville constituait au Moyen Âge une étape sur la route qui reliait les villes du Nord dont Amiens (50 km) à Paris (115 km). Le site domine la vallée de la Noye, lieu de passage de voies anciennes.

L'église Saint-Jacques-le-Majeur-et-Saint-Jean-Baptiste est adossée à l'enclos du château médiéval mentionné dans les sources dès le XIIIe siècle. De style gothique flamboyant elle présente deux parties distinctes.

La nef à trois travées, correspond à l'église paroissiale construite par Jean III de Folleville (mort en 1401). Il la dédia à saint Jacques, certainement en raison de sa participation à l'ambassade envoyée par Charles VI auprès du roi Jean de Castille, dont il revint en passant par Compostelle.

Le chœur, ajouté en 1513, est dédié à saint Jean-Baptiste. Voûté d'ogives, il possède un chevet à pans coupés et une élévation supérieure à celle de la nef. Cette partie de l'église est la chapelle seigneuriale des Folleville, « bastye sur l'héritage et basse-cour du chasteau ». Elle abrite les tombeaux de Raoul de Lannoy et de Jeanne de Poix, dont le remarquable décor sculpté est l'œuvre d'artistes génois qui réalisent vers 1512-1518 l'un des plus beaux exemples d'ornementation de la première Renaissance française.

Compiègne (Picardie-Oise)

Eglise paroissiale Saint-Jacques

Dossier d'inscription

« Edifice dédié à saint Jacques, situé sur un des chemins du pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Edifice possédant de nombreuses représentations de saint Jacques le Majeur et de ses attributs les plus fréquents ».

La plaque Unesco qui a été apposée sur un mur extérieur cherche une justification plus précise : « 1198 le pape Innocent III autorise la construction intra-muros de l'église. Le nom de saint Jacques le Majeur est donné par Blanche de Castille, mère de Saint Louis (Louis IX), à la suite de la découverte du corps de l'apôtre à Compostelle »

Cette phrase maladroite laisse supposer que le corps a été découvert peu avant 1198... Même en tenant compte d'un raccourci malheureux, cette information est fautive. C'est en 1199 que le pape Innocent III autorisa la création de deux nouvelles paroisses, Saint-Jacques et Saint-Antoine. Les deux vocables étaient donc fixés dès cette date mais... Blanche de Castille, âgée à l'époque de dix ans (elle est née en 1188) vivait encore en Castille... Elle ne devint l'épouse du futur Louis VIII qu'à l'été 1200, en Normandie. Compiègne n'apparaît comme lieu de séjour de Blanche qu'après qu'elle fut devenue régente, en 1226. Mais ne fallait-il pas couvrir de l'autorité de cette reine une inscription injustifiée par ailleurs ?

La plaque précise encore : « 1235 la construction commence par le chœur et le transept ». Or, dès 1202 on connaît les noms des curés de cette paroisse. Car, dès 1198 (ou 1199) une église provisoire avait été construite. C'est donc la construction actuelle qui débute en 1235, sachant que de nombreux agrandissements eurent lieu au cours des siècles et qu'en 1463, l'église n'était encore couverte « que de paille et de chaume ».

Dangereuse plaque où tant d'erreurs se trouvent gravées dans le marbre. On lui doit cette phrase sur le site Internet de la *Société historique de Compiègne*, société savante s'il en est : « cette paroisse, créée en 1199, tient son patronyme d'une des routes de Compostelle » ! Alors qu'on s'est servi du patronyme pour définir les soi-disant routes historiques !

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Fondation de l'empereur Charles-le-Chauve à la fin du IXe siècle, l'antique abbaye Saint-Corneille fut longtemps au cœur de l'histoire de Compiègne, jusqu'à la Révolution. Pour avoir recueilli, après la tourmente révolutionnaire, une bonne part des reliques qui firent la gloire de l'abbaye disparue, Saint-Jacques apparaît d'une certaine façon comme son héritière.

La richesse de ses reliques (Saint Suaire, Voile de la Vierge, corps glorieux des martyrs saint Corneille et saint Cyprien) incita, dès l'aube du Moyen Âge, les pèlerins à visiter Compiègne. Cette ancienne tradition se poursuit de nos jours dans ce qui fut, à partir de 1199, l'une des quatre paroisses se partageant la ville : Saint-Jacques. Le 23 juillet 1933, les reliques survivantes de la Révolution furent toutes rassemblées dans l'actuel Sacramentarium, protégé par la solide grille de fer forgé, dessinée par Jean Desmarest, et exécutée par le serrurier compiégnois Laruelle, sur le modèle de celles offertes par Louis XV pour le chœur. 37 chasses conservant 150 reliques y sont depuis accessibles à la vénération de tous.

Aulnay (Poitou-Charentes-Charente-Maritime)

Eglise Saint-Pierre

Dossier d'inscription

Le dossier mentionne la route menant à Saint-Jean-d'Angély et à Saintes, deux lieux de pèlerinages importants. Il fait d'Aulnay un « carrefour de chemins de pèlerinage ». Cette présence de pèlerinages locaux ne l'empêche pas d'affirmer qu'il s'agit d'un chemin de Compostelle. En vertu de quoi ? Quel rapport y a-t-il entre cette authenticité incontestable et Compostelle ? Aucun, sauf à croire, ce que certains ont assuré, que toutes les églises romanes étaient situées sur les routes de Compostelle :

« Cette église Saint-Pierre est implantée à l'écart des habitations, à 600 m du centre du bourg, afin d'être en bordure de l'ancienne voie romaine qui correspond ici avec un des plus importants chemins vers Saint-Jacques-de-Compostelle. L'actuelle R.D. 950 était en effet l'itinéraire principal pour rejoindre, en venant de Poitiers, la ville de Saint-Jean-d'Angély. De même, c'est au niveau d'Aulnay que l'on pouvait bifurquer pour suivre soit l'actuelle R.D. 129 et atteindre directement Saintes, soit une route de direction plus méridionale menant à Cognac. Il est donc probable que les commanditaires de la première comme de la deuxième église aient voulu marquer ce carrefour des chemins de pèlerinage en installant le monument de la manière la plus visible et inciter alors le plus grand nombre de pèlerins à faire étape à Aulnay, qui est au Moyen Age le siège d'une vicomté importante ».

Le dossier mentionne en outre la croix hosannière du XV^e siècle flanquée de quatre saints aujourd'hui mutilés : saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint Jean, protégés chacun par un dais aux fines sculptures gothiques... sauf que le saint Jacques est très hypothétique et qu'il s'agirait plutôt de saint Roch. Ceci ne change d'ailleurs rien à la fonction de cette croix qui est un monument funéraire, placé ici au centre du cimetière. Son qualificatif dérive soit de « hosanne », buis sacré ou de *hosanna*, hymne qui se chante le jour des Rameaux. Ces croix hosannières se trouvent fréquemment en Poitou-Charente.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

C'est par sa proximité avec la Via Turonensis, empruntée par les pèlerins autant que par les voyageurs et les marchands, que se distingue l'église Saint-Pierre d'Aulnay, mais aussi par son architecture et son décor sculpté, issus d'un programme relativement homogène, dont on peut situer la réalisation entre les années 1120 et 1150. Elle représente une véritable quintessence de l'art roman à son sommet en Aquitaine.

Le plan de l'église est conforme à un modèle courant en Poitou au XII^e siècle, constitué d'une nef à trois vaisseaux, d'un transept débordant dont chaque bras est muni d'une chapelle orientée et d'un chevet comprenant une travée droite et une abside. Un clocher carré s'élève à la croisée, ponctuant harmonieusement les volumes parfaitement dessinés de chaque membre architectural, même si son dernier niveau ne date que du XIII^e siècle.

La présence d'un important portail s'ouvrant au sud du transept est un indice qui pourrait laisser envisager des fonctions liturgiques plus complexes que celles d'une simple paroissiale, sans qu'on puisse les préciser. Ce portail méridional est un des chefs-d'œuvre de l'art roman aquitain, marqué par la présence, sur sa voussure supérieure, d'un impressionnant bestiaire où se mêlent monstres hybrides, animaux humanisés et références mythologiques. Cette œuvre unique, a été réalisée par un premier atelier, nourri de la sculpture saintongeaise venue de Saint-Eutrope de Saintes.

Pons (Poitou-Charentes-Charente-Maritime)

Ancien hôpital des Pèlerins

Dossier d'inscription

« Pons est sur l'itinéraire du grand chemin emprunté par les pèlerins qui allaient à Saint-Jacques-de-Compostelle en partant de Tours et en passant par Bordeaux. La rue qui traverse du nord au sud la ville de Pons était d'ailleurs autrefois appelée la « route de Saint Jacques »[...] Ainsi est-il prescrit au prieur de l'hôpital de Pons de faire « l'aumône à tous allant et venant tous les jours, tant à ceux du pays que des pèlerins qui vont à Saint-Jacques ».

« La conservation, même partielle, d'un hôpital roman lié au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, est exceptionnelle et celui de Pons ne peut guère être comparé qu'à celui de Gaillac (près de Bordeaux) ou à ceux qui subsistent en Espagne (Roncaveaux, Puente-la-Reina) qui semblent parfois d'une qualité moindre ou moins complets... Un classement des éléments médiévaux de l'ancien hôpital des pèlerins de Pons sur le Patrimoine mondial semble donc pleinement justifié ».

Pons est située sur l'un des itinéraires que des récits de pèlerins des XVe et XVIe siècles mentionnent comme « Grand chemin de Saint-Jacques ».

Son hôpital subsiste avec son architecture caractéristique qui justifierait à elle seule une inscription.

Cet hôpital n'est pas lié au pèlerinage mais à une architecture hospitalière fréquente sur toutes les routes du Moyen Age. C'est à ce titre que cet établissement est fort intéressant : il est l'un des rares subsistants avec Cadéac et Sorde-l'abbaye qui sont de taille beaucoup plus modeste.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

L'Hôpital-Neuf de Pons fut fondé autour de 1160 à l'extérieur de la cité par Geoffroy III, Sire de Pons. C'est donc probablement à cette période, durant le long règne de ce seigneur (1156-1191) que fut construit l'essentiel de cet établissement voué à l'accueil, aux soins et à l'aumône.

L'établissement, dont le fonctionnement est bien connu par les sources à partir du XIII^e siècle, était confié à un collège de chanoines placé sous l'autorité d'un prieur. Ses revenus, provenant de l'exploitation de terres et de moulins, étaient dédiés à l'entretien des bâtiments, à l'accueil, aux soins et surtout à la nourriture des hôtes, des pauvres et des malades.

Les deux principaux bâtiments de l'hôpital sont l'église et la salle des malades qui se font face de part et d'autre de la route, réunis par un passage voûté autrefois surmonté d'une tour. Pèlerins et voyageurs passaient donc sous ce porche s'ouvrant aux deux extrémités par des arcs segmentaires surmontés de fenêtres en demi-lune. De nombreux graffitis couvrent les futs des colonnettes et les parois du passage, dont surtout des fers à cheval et des croix

Saintes (Poitou-Charentes-Charente-Maritime)

Eglise Saint-Eutrope

Dossier d'inscription

« *La vie de Saint-Eutrope, saint fondateur de l'église des Gaules, évêque de Saintes au IV^e siècle, a donné lieu à une riche légende. Son martyr relaté dans divers récits a conduit les pèlerins à se recueillir sur son tombeau installé dès le VI^e siècle dans une basilique consacrée à sa vénération.*

L'église reconstruite au XI^e par les moines de Cluny, placée sur la plus importante des routes de Saint-Jacques de Compostelle, a su affirmer sa vocation d'étape. C'est à ce rôle surtout que l'église Saint-Eutrope doit son importance et son rayonnement. Même amputée de sa nef, cette église, patrimoine architectural exceptionnel au décor sculpté remarquable, se trouve en outre avec son quartier, dans un des plus beaux sites de Saintes ».

Le *Guide du pèlerin* cite longuement ce sanctuaire. S'il est impropre de parler de « route de Compostelle », il est exact que souvent les récits de voyageurs font état de leur passage sur cette route, soit à l'aller soit au retour. Le dossier cite le *Guide* :

« Sur le chemin de Saint-Jacques, à Saintes, les pèlerins doivent dévotement rendre visite au corps du bienheureux Eutrope, évêque et Martyr ». Cette étape, conseillée par Aimery Picaud conduisait les fidèles jusqu'à l'église funéraire dont le rôle s'est trouvé amplifié et développé au XI^e siècle par la grande abbaye bourguignonne de Cluny. »

Cette affirmation faisant de Compostelle la raison de l'importance de cette église est affligeante, gratuite et fautive car Saintes fut un but de pèlerinage pour beaucoup de pèlerins venus, du Sud comme du Nord, prier saint Eutrope. Sur la façade de la cathédrale, une gigantesque statue mutilée passe pour être celle de Charlemagne, sans doute une allusion à son passage en Saintonge tel qu'il est raconté dans la *Chronique du Turpin Saintongeais*, inspirée du *Pseudo-Turpin*, racontant les exploits de Charlemagne et de Roland.

Nouvelle description

« Sur le chemin de Saint-Jacques, dans la cité de Saintes, le corps de saint Eutrope, évêque et martyr, doit être respectueusement visité par les pèlerins ». Ainsi commence dans le Livre V du Liber Sancti Jacobi la plus longue des présentations d'étapes du pèlerinage après celle consacrée à Compostelle même.

L'église, dédiée au saint évangelisateur de la Saintonge, dont le culte était déjà attesté au VI^e siècle, est édifiée dans un faubourg du chef-lieu du diocèse dominant les ruines de l'amphithéâtre gallo-romain. Sa reconstruction avait été entreprise à l'occasion de sa donation à l'ordre de Cluny en 1081 par le duc d'Aquitaine lui-même. Les clunisiens installèrent un prieuré de près de vingt moines et firent reconstruire une vaste église dont l'organisation fut clairement conçue pour concilier les obligations de la vie monastique et l'accueil de fidèles et de pèlerins autour de la châsse en pierre du saint, placée dans une vaste crypte sous le sanctuaire.

Il est évident que Cluny, qui avait déjà réformé l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, voulait ainsi prendre place sur cette voie occidentale d'origine antique qui, de Paris et Tours, permettait de rejoindre les Pyrénées et l'Espagne par Poitiers, Saintes et Bordeaux.

Saint-Jean-d'Angély (Poitou-Charentes-Charente-Maritime)

Abbaye royale Saint-Jean-Baptiste

Dossier d'inscription

Dans le dossier il n'y a rien qui soit en lien avec Compostelle et le justificatif est laissée en blanc. Sans doute la mention dans le *Guide du pèlerin* a-t-elle suffi ? Là encore il s'agit d'un pèlerinage local au chef de saint Jean-Baptiste (comme à Amiens).

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Selon la légende, un moine nommé Félix, guidé par un songe divin, se rendit à Alexandrie en Égypte pour y prendre la tête de Saint Jean-Baptiste et la transporter jusqu'au port d'Angoulins où guerroyait le Roi Pépin 1er d'Aquitaine (817- 838). Les miracles accomplis par cette relique furent tels que Pépin fonda l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély.

Dans la seconde moitié du IXe siècle, l'abbaye fut « détruite jusqu'au sol...» par les nombreuses incursions Normandes. Sa reconstruction s'opéra seulement dans la première moitié du XIe siècle. Peu de temps après, elle fut placée sous la dépendance de la grande abbaye de Cluny en Bourgogne.

En 1569, pendant les guerres de religion, l'abbaye fut à nouveau détruite. Il ne resta de la majestueuse abbatiale gothique, construite vers 1250-1260, que deux piliers, un arc boutant et le chevet plat, toujours en place aujourd'hui.

Au début du XVIIe siècle les moines entreprirent de reconstruire leur abbaye. En 1608, ils engagèrent la construction d'une église provisoire et en 1622, ils posèrent la première pierre des bâtiments conventuels. L'année suivante fut marquée par l'introduction officielle de la réforme de Saint-Maur dans l'abbaye. Le 14 septembre 1741, les Bénédictins débutèrent la construction de leur nouvelle église. Malheureusement, celle-ci ne fut jamais achevée.

Melle (Poitou-Charentes-Deux-Sèvres)

Eglise Saint-Hilaire

Dossier d'inscription

Le dossier ne comporte pas de justificatif. Il n'apporte qu'une affirmation gratuite supplémentaire, tant les preuves manquent pour asseoir la croyance générale au passage de pèlerins :

« L'église est reconstruite à l'entrée de Melle sur la route des pèlerins allant de Celles-sur-Belle à Saint-Jacques-de-Compostelle ».

Il est curieux qu'il ne soit pas fait référence à l'énigmatique statue du cavalier du tympan foulant aux pieds un personnage. En effet, personne n'a encore pu s'accorder sur son identité. On y voit tour à tour saint Georges terrassant le dragon, saint Jacques Matamore, Charlemagne, le Christ écrasant l'Ancienne Loi ou Constantin triomphant du paganisme. Bien sûr, on peut exclure saint Jacques de la liste : le Matamore est espagnol et n'a aucune raison d'être en Poitou.

L'inscription semble plutôt due à la présence de ce cavalier énigmatique et, sans doute aussi, à la mémoire de René de La Coste-Messelière, ardent promoteur des chemins de Compostelle au sein de la Société des Amis de Saint-Jacques, décédé en 1996 et inhumé dans la chapelle de son château des Ouches, près de Melle. En tout cas, elle justifie les conclusions offertes aux touristes auxquels on présente la complexité du plan de l'église comme la conséquence de la nécessité d'accueillir les foules de pèlerins de Compostelle passant par là pour vénérer on ne sait quelles reliques :

« L'emplacement de Saint-Hilaire sur la route de pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle explique l'adoption de ce plan, caractéristique des grandes églises de pèlerinage : l'accès des pèlerins et des fidèles aux autels (et donc aux reliques) est facilité au maximum ».

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle ni de saint Jacques ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Nichée au cœur de la vallée de la Béronne, dans l'un des faubourgs de Melle auquel on accédait par la porte Saint-Jacques, l'église Saint-Hilaire - du nom de l'évêque de Poitiers et docteur de l'Église du IV^e siècle - dépend de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély.

Une église est attestée dans la seconde moitié du XI^e siècle. Celle que nous contemplons aujourd'hui date de l'époque romane et du XIX^e siècle. Très dégradée par les guerres de Religion, elle ne sera restaurée qu'à la suite de son classement en 1846. Les éléments gothiques et classiques sont éliminés pour favoriser une unité romane. Des chapiteaux, des modillons néo-romans sont créés. Le clocher est reconstruit en 1850.

Du prieuré, il ne reste que le portail sud dont on peut admirer la richesse iconographique, à l'intérieur de la nef. La qualité du programme sculpté se retrouve aussi sur les chapiteaux et modillons représentant feuillages, scènes profanes et sacrées, et un bestiaire riche. On a reconnu le nombre important d'ateliers intervenant à Saint-Hilaire, influencés par les chantiers poitevins de Charroux, Airvault, Aulnay, Saintes et Angoulême

Poitiers (Poitou-Charentes-Vienne)

Eglise Saint-Hilaire-le-Grand

Dossier d'inscription

Le dossier s'appuie tout d'abord sur le *Guide du pèlerin* mais présente l'antériorité de ce sanctuaire et sa renommée propre :

Il y a quatre routes qui, menant à Saint-Jacques, se réunissent en une seule à Puente la Reina, en territoire espagnol... une autre encore passe par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean-d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux... Bien avant que le Guide du pèlerin d' Aimery Picaud ne recommandât cette étape, le tombeau de saint Hilaire était un lieu de pèlerinage très recherché, siège de nombreux miracles rapportés au VIe siècle par Fortunat et Grégoire de Tours, dont celui célèbre du « globe de feu sorti de la basilique », qui aurait aidé Clovis à vaincre Alaric, chef des Wisigoths.

Le justificatif est évident puisque l'église est citée dans le *Guide du pèlerin*. Mais le dossier fait surtout apparaître un lieu de pèlerinage local très couru au Moyen Age.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Né vers 315, Hilaire devient évêque de Poitiers vers 351-352. A sa mort, vers 368, une chapelle est construite pour accueillir sa sépulture.

L'existence d'une basilique est attestée dès le VIe siècle par l'historien Grégoire de Tours. Au XIe siècle, une nouvelle église est édifiée, entièrement voûtée et en grande partie construite en pierre de taille. Dès le Haut Moyen Age, des pèlerins se rendent sur la tombe du premier évêque de Poitiers.

L'architecture de l'édifice illustre bien sa fonction d'église de pèlerinage, à travers l'ampleur des dégagements fournis par le déambulatoire à quatre chapelles rayonnantes et la largeur importante des bas-côtés qui flanquent la nef. La surélévation du chœur par rapport à la nef permet également de concilier les obligations des chanoines en même temps que les exigences des pèlerins, qui pouvaient circuler librement autour du tombeau d'Hilaire.

Arles (Provence-Alpes-Côte d'Azur -Bouches-du-Rhône)

1998. Eglise Saint-Honorat

2018. Eglise et cloître Saint-Trophime, église Saint-Honorat,
Site des Alyscamps

Dossier d'inscription

« Après quoi, Charles et moi, et une partie de notre armée, nous quittâmes Blaye et, traversant la Gascogne et Toulouse, nous gagnâmes Arles. Là nous rencontrâmes l'armée des Bourguignons qui s'étaient séparés de nous à Ostabat et y étaient arrivés en passant par Morlaàs et Toulouse, avec leurs morts et leurs blessés, qu'ils avaient portés sur des chevaux, des litières et des charrettes, pour les ensevelir dans le cimetière des Alyscamps. Y furent enterrés par nos mains : Estout, comte de Langres ; Salomon et Samson, duc de Bourgogne, Arnaud de Beaulande, Albéric le Bourguignon, Guinard et Estourni, Athon et Thierry, Ivorie et Beraud de Nobles, Berenger et Naime, duc de Bavière, avec dix mille autres ».

Il n'y a pas de dossier mais la ville est plusieurs fois citée dans les généralités. L'inscription de cette église située dans le cimetière des Alyscamps a sans doute été proposée pour y évoquer ce passage du *Pseudo-Turpin* dans lequel Turpin raconte que là furent inhumés les corps des chevaliers tués en même temps que Roland à Roncevaux. Outre le beau saint Jacques du portail de Saint-Trophime, on oublie souvent de voir le saint Jacques sur un pilier du cloître, à la gauche du Christ.

Nouvelle description

La nouvelle description ne fait mention ni de Compostelle, ni du passage de pèlerins en route vers le sanctuaire galicien.

Arles, cité romaine située au carrefour de la Méditerranée et de la Gaule, est christianisée précocement. A partir du IV^e siècle, la vénération des reliques du martyr Genest puis de plusieurs saints évêques arlésiens, entraîne la construction de sanctuaires, autour desquels de vastes cimetières chrétiens s'étendent progressivement.

Le culte des reliques, associé au prestige du diocèse d'Arles et à la prospérité de la ville au XII^e siècle, favorisent le renouvellement architectural des édifices cultuels d'Arles dans le style roman.

Le site des Alyscamps et son église Saint-Honorat sont particulièrement importants. Sur le site de la nécropole antique, un cimetière paléochrétien s'est développé autour de la basilique funéraire de saint Genest et devient au Moyen Age le plus grand cimetière chrétien d'Occident. Au XII^e siècle, à l'emplacement de la basilique, une église romane dédiée à saint Honorat est édifiée. Bien qu'inachevée, l'église Saint-Honorat est un très bel exemple de l'art roman provençal. Les pèlerins y rendaient hommage à sept saints inhumés dans la crypte, dont Genest et Honorat. Ils y puisaient également de l'eau d'une source qui jaillissait miraculeusement d'un huitième tombeau.

La cathédrale Saint-Trophime est au centre de la dévotion. Dans la crypte aujourd'hui disparue, les pèlerins vénéraient de nombreuses reliques, dont celles de saint Trophime. Édifié à la fin du XII^e siècle, le portail de Saint-Trophime est un des plus beaux exemples du style roman provençal inspiré de l'architecture antique.